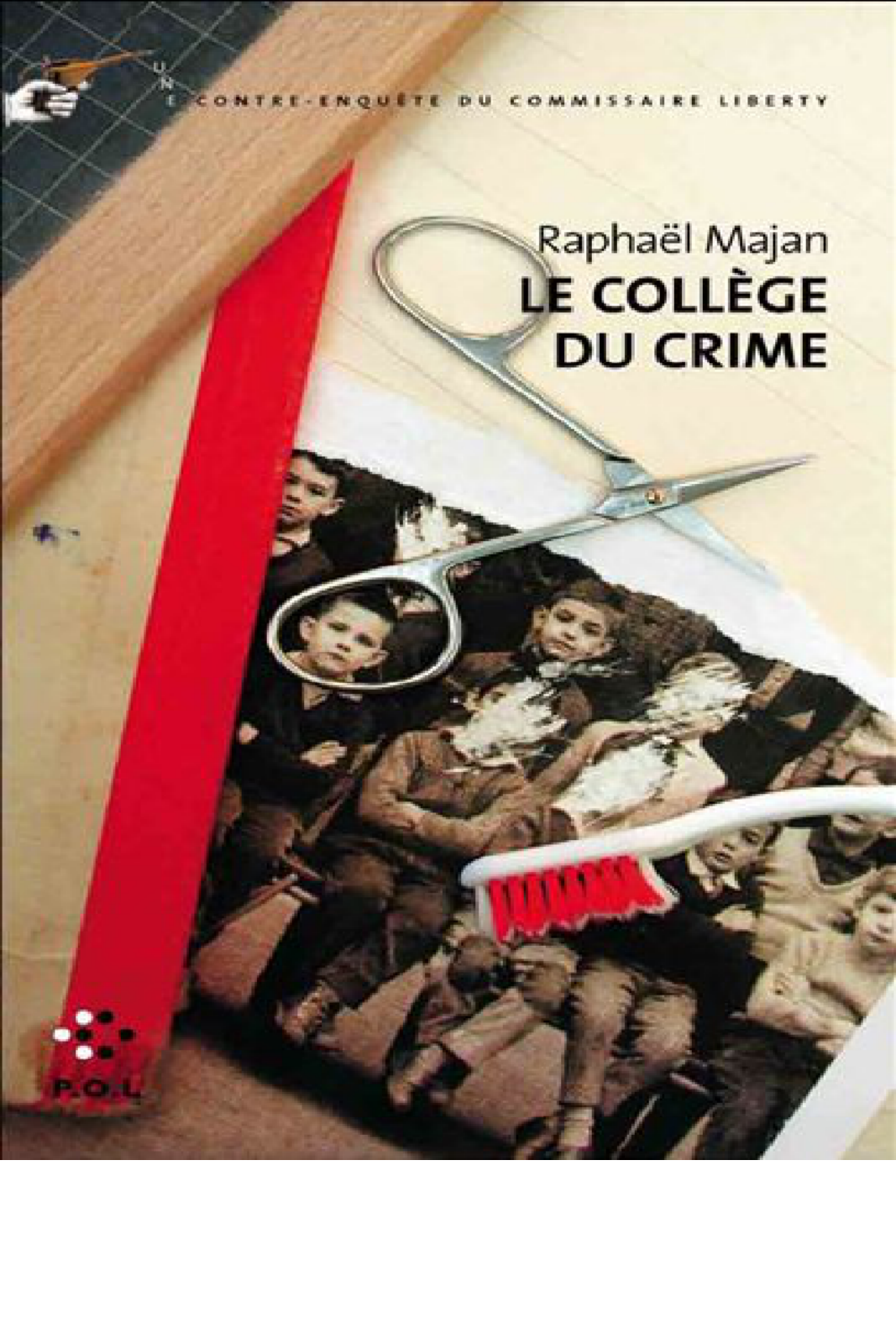


**Commissaire
Liberty - 03 - Le
Collège du
crime**

Majan, Raphaël

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LE CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

Raphaël Majan
**LE COLLÈGE
DU CRIME**

P.O.L

Les vieux camarades de Wallance au Collège évangélique Jésus de Voltaire auraient pu continuer à vivre en paix si ne leur était venue l'idée incongrue d'inviter à une réunion d'anciens élèves celui qu'ils traitaient si mal à l'époque. Mais l'adolescent est devenu commissaire et ne laisse plus rien passer à ces arrivistes qui estiment avoir mieux réussi que lui, à la fois professionnellement et sexuellement. Le policier mélomane fait désormais un usage si personnel du piano qu'un psychanalyste qui était dans sa classe se retrouve définitivement moins familier d'Eros que de Thanatos.

Raphaël Majan est né en 1963 à Saint-Sébastien. Fonctionnaire, il a travaillé au ministère de l'Intérieur.

Raphaël Majan



N
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

LE COLLÈGE DU CRIME

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

« Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement le premier ou le deuxième venu, il n'y aurait plus de crime impuni, et la police gagnerait un temps fou qu'elle pourrait consacrer à des opérations de sécurité pour rassurer la population », écrit dans un de ses carnets le commissaire Wallance, avant d'assassiner lui-même pour mieux prouver l'efficacité de sa méthode.

Table

« Qui a volé ma moutarde ? »

« Popaul le popolicier »

Le Waterloo de Charlemagne

Pas de chance

Lavraut & Lavraut

Ça vous fourmille ou ça vous fornique ?

On enquête dans la bonne humeur

Les révélations du père Bouchabet

Résolution pratique d'un cas de conscience abstrait

« Le commissaire, merde »

Un 1er Mai pas chôme

Brosse à dents, pique-nique et petite pépée

Un travail d'intérêt général particulier

Il y en aura pour tout le monde

Des beaux-arts considérés comme un assassinat

Wallance déroule la partition

On ne peut tuer qu'une fois sa maman

L'injustice est une honte, parfois

Séance spéciale pour Claude Potiron

« Qui a volé ma moutarde ? »

Le vendredi 25 avril 2003 au matin, le commissaire Wallance, cinquante ans, qui ne reçoit d'habitude à son adresse personnelle que des factures, des mailings et des lettres de menaces, a aussi à son courrier une invitation. Elle serait presque grossière, puisqu'elle concerne le mardi 29 avril au soir, si on ne s'y excusait avec une signature illisible de n'avoir trouvé ses coordonnées que tardivement. L'invitation provient de l'Association des anciens élèves du Collège évangélique Jésus de Voltaire où Wallance a fait la majeure partie de ses études primaires et secondaires. Le Collège est un cours privé catholique dont le nom curieux vient de ce que la première école de l'Institution a été créée rue Notre-Dame-de-Nazareth, à Paris, si bien qu'elle s'appelait banalement Collège évangélique Jésus de Nazareth, et dont, pour cause de succès, on a ouvert un deuxième établissement boulevard Voltaire, à deux pas de l'ancienne place Voltaire aujourd'hui place Léon-Blum (Collège évangélique Jésus de Léon-Blum ne vaudrait pas mieux), en suivant abusivement le même principe géographique plus qu'historique de dénomination. Le commissaire se souvient très bien de tous ces imbéciles qu'il a dû supporter durant sa scolarité et se doute qu'il n'éprouvera aucun plaisir à les revoir, sinon au fond d'une cellule. Qu'est-ce qui leur prend de l'inviter ? Bien sûr qu'il n'ira pas.

Ce vendredi 25 avril est une journée pleine d'aléas pour lui. À peine arrivé au bureau, il y apprend le suicide dans la nuit d'un homme qu'il avait cru de bonne justice d'envoyer au juge Aramandes comme coupable d'assassinat, ce qui, de fil en aiguille, lui donne l'idée de réaliser lui-même dans la foulée un crime parfait dont il sait non moins parfaitement à qui faire endosser la responsabilité¹. Tout se passe comme sur des roulettes, de sorte que la journée qui avait si mal commencé

s'achève glorieusement. Il n'a plus repensé à l'invitation jusqu'à ce qu'il vide ses poches avant de se coucher, épuisé par ces émotions diverses. Il ne la déchire pas alors, se contente de la classer sur son bureau, toujours décidé à ne pas s'y rendre mais la conservant comme pièce à conviction, signe d'un voyage à Canossa de ses anciens camarades qui n'étaient certes pas ses camarades. À moins qu'ils ne souhaitent sa présence pour le bizuter ? À peine a-t-elle effleuré son esprit que l'idée amuse Wallance. Aujourd'hui, il est assez grand pour qu'on ne se risque pas à l'embêter. « Un commissaire de police, quand même », note-t-il dans un de ses carnets tombés en ma possession. Est-ce cette invitation venue d'un passé cent fois révolu ? Sont-ce les événements du présent (suicide, assassinat, arrestation) et leur rythme ultra-rapide du jour ? Est-ce leur mélange, prophétisant le proche futur, dans le sommeil du commissaire ? Toujours est-il que, cette nuit du vendredi 25 au samedi 26 avril, Wallance, qui n'a eu aucun mal à s'endormir (s'il y a un problème, sa conscience n'en est pas responsable), fait un rêve que, contrairement à ce qu'il lui arrive généralement, il se rappelle très bien à son réveil.

Ainsi qu'il est fréquent dans les manifestations oniriques, la vraisemblance n'est pas strictement respectée dans son rêve. Suivant les instants, il est un écolier adolescent et un adulte commissaire de police. Il revoit le petit François Planchin lui donner exprès des coups de coude dans les reins quand ils marchent en rang, ce laideron de Marie-Christine de la Borne feindre de croire qu'il lui court après et qu'elle ne veut pas d'un gros alors que c'est tout l'inverse, ce fayot de Bastien Biralomunise (qu'on appelait B.B. comme Brigitte Bardot à qui il ne ressemblait pas du tout) commenter ses résultats en lui disant dix fois de suite devant les autres : « Ne t'inquiète pas Wallance, les derniers seront les premiers. » Sans oublier Rémy Zoc, qui croyait que la bêtise était de l'humour, qui ne l'appelait jamais par son vrai prénom et qui trouvait drôle de le pousser ou de lui désigner du doigt une fausse tache sur sa chemise ou son pull afin que le petit commissaire baisse la tête pour regarder, et à cet instant l'imbécile relevait son doigt et effleurait le nez de Wallance pour s'en moquer. Quel crétin aussi le père Bouchabet, qui l'avait accusé d'être trop rancunier parce qu'il avait donné un coup de pied à Stanislas Rastirose alors que le lunetté le cherchait depuis des mois, une fois lui avait caché son cahier de textes et une fois son cartable tout entier. « Rancunier », le reproche n'est pas digne d'un éducateur et son injustice avait douloureusement frappé le vertueux enfant. La preuve ? Le commissaire s'en souvient encore et en veut toujours au prêtre qui n'avait pas l'air de savoir ce qu'est la sensibilité à fleur de peau d'un adolescent. Certains irresponsables s'instituent pédagogues qui n'y ont aucun droit.

Dans son rêve, n'importe quel professeur l'interroge comme un moins que rien, la longueur du Mississippi, la différence entre les fonctions logarithme et exponentielle, l'idée que Stendhal avait derrière la tête en écrivant *La Chartreuse*

de Parme, comme ça s'est effectivement produit. Dans son rêve, la justice est rétablie, il n'est plus un petit garçon à la botte d'un fonctionnaire (même si la plupart des professeurs de Jésus de Voltaire ne venaient pas du public) mais le commissaire a lui aussi des questions à poser si on le taquine d'un peu trop près, quels sont les dix premiers articles du code pénal ? récitez-les-moi, c'est votre fils qui pratique le trafic de drogue ? que faisiez-vous hier entre quatre et six heures du matin quand Untel a été tué ? pouvez-vous prouver que l'accident de voiture dans lequel sont morts votre femme et vos enfants n'était pas prémédité ? Tous ceux qui le collaient, dans son rêve il les convoque au commissariat et les interroge en faisant sauter dans sa main les clés des cellules comme M. de Loupinian, durant les interrogations écrites ou orales en mathématiques, jouait avec le trousseau de son Alfa-Roméo qui n'était jamais que le modèle le meilleur marché et d'occasion.

Quand il était petit, Wallance n'aimait pas la viande (il a bien changé). Pour en effacer le goût, il la couvrait toujours de moutarde, ce qui avait l'avantage supplémentaire de montrer qu'il n'était pas une femmelette, contrairement à Rémy Zoc qui trouvait très drôle de faire des blagues mais pleurait chaque fois qu'on lui mettait rien qu'une goutte d'Amora sur le steak. François Planchin et Amédée Coupil s'asseyaient exprès à côté de lui au déjeuner à la cantine et lui chichaient son petit sachet, ou même les deux quand Sophie Destivonne, qui était boîteuse et généreuse, lui avait donné le sien. Dans son rêve, Wallance se retrouve confronté à cette vieille et triste situation, mais il est commissaire de police et, au lieu d'être obligé de se laisser faire, il se lève en criant : « Qui a volé ma moutarde ? » et sort son bic et son calepin, après avoir tâté la poche où il a son pistolet. Les autres ne rigolent plus. Il mène des interrogatoires, prend des notes et emmène en prison François Planchin et Amédée Coupil en demandant ironiquement à la cantonade : « Y a-t-il d'autres courageux qui sont solidaires ? » Personne ne bouge. François Planchin et Amédée Coupil se mettent à pleurer en réclamant pitié. « Pitié, commissaire », disent-ils dans le rêve. Et, magnanime, Wallance les fait se rasseoir après qu'ils ont incliné la tête avec respect et promis qu'ils ne recommenceront jamais. Bien au contraire, ils offrent leur sachet de moutarde au commissaire et mangent leur steak sec.

Dans son rêve, Wallance rend aussi une dernière petite visite au père Bouchabet. Il va le voir à la confession, sans témoin. Il ôte la grille de séparation d'un coup et flanque son pistolet contre la tempe du prêtre en l'obligeant à répéter dix fois « Je suis un mauvais pédagogue rancunier » et vingt « Je ne mérite pas d'enseigner ». Le prêtre s'exécute. Dans son rêve, les hommes d'Église n'ont nullement cette indifférence à la mort, cette excitation de la prochaine rencontre avec Dieu dont ils font des gorges chaudes tout au long des heures de catéchisme. Cette contradiction énerve d'ailleurs le commissaire qui, et le rêve est en cela fidèle à ce qu'est souvent sa conduite dans la réalité, n'est pas apaisé par la

soumission de sa victime et abat quand même le père Bouchabet d'une bonne balle. Par un raisonnement tarabiscoté, il prétend dans son rêve que l'absence soudaine de confesseur ne peut être interprétée que comme un signe divin qu'il n'a à se confesser de rien. À son réveil, Wallance note dans son agenda pour la soirée du mardi 29 avril : « Jésus de Voltaire. » Sa mission le lui commande, il ira.

1. Voir dans la même série *Chez l'oto-rhino*.

Le mardi 29 avril 2003 est aussi, avant même la soirée, une journée particulière pour le commissaire. Elle marque la fin, du moins pour lui, de la prospère affaire à tiroirs qui s'est déployée à partir de Thomas Albaton, informaticien qui semblait penser que tout le monde a le droit de voler sa femme à un policier, et de la personnalité du docteur Miradant, oto-rhino villa Amélie, dans le XX^e¹. Contraint à la dernière minute par sa hiérarchie de se rendre à un double enterrement, Wallance a flâné au Père-Lachaise avec une cravate fantaisie qui n'est pas son genre et qu'il se réservait pour la soirée, afin que ses anciens condisciples ne croient pas que, sous prétexte qu'on est commissaire, on mène une vie aussi terne que son habillement.

Il arrive à dix-neuf heures cinquante, avec une bouteille de champagne milieu de gamme qu'il a cru généreux d'apporter. Il y a déjà du monde. Au début, il ne reconnaît personne, mais il se rend bien compte que certains ou certaines sont venus avec femme ou mari, à les voir il ne comprend pas si c'est pour s'en vanter ou s'en débarrasser.

– Alors Popaul, on est dans la popolice ? lui dit d'une voix tonitruante en traversant la salle vers lui un gros petit homme presque chauve avec une moustache ridicule, provoquant des rires multiples.

Ce ton, c'est Rémy Zoc.

– Je vois que tu as perdu tes cheveux plus vite que ta bêtise, que ton humour je veux dire, dit Wallance immédiatement exaspéré mais que ça ne gêne pas, bien au contraire, c'est mû par l'exaspération qu'il est venu à la soirée, c'est d'elle qu'il tire sa force.

Sa réponse est toutefois perdue dans le brouhaha qui suit la question de Rémy

Zoc. Partout, il entend : « C'est vraiment Popaul ? », « Il est vraiment flic ? », « Alors tu as trouvé qui c'est, l'homme qui tua Liberty Valance ? ». En plus de Popaul qui se réfère à son vrai prénom, les autres élèves et même des professeurs l'appelaient souvent Liberty à cause de son nom et du film de John Ford où James Stewart se flatte à déplorable titre d'avoir abattu de toute sa naïveté le fameux desperado.

– Ça n'a pas l'air d'être les vaches maigres, chez les flics, continue le boute-en-train, maintenant parvenu tout près de lui, en tapotant grossièrement le ventre de Wallance sans penser à comparer avec le sien qui est bien plus gros.

Des gens surgissent de partout et il doit se tourner de tous les côtés afin de serrer des mains, moites pour certaines, qu'on lui tend en disant :

– Je suis François Planchin.

– Je suis la femme de Bastien Biralomunise.

– Je suis l'époux de Marie-Christine, vous deviez la connaître comme Marie-Christine de la Borne.

– Je suis Sophie La Rangerie, anciennement Sophie Destivonne.

– Tu te souviens d'Amédée Coupil ?

Wallance n'en aurait reconnu aucun. De même qu'il est un mauvais auditeur, écoutant rarement de façon continue quand on lui parle et en faisant porter la responsabilité aux locuteurs qui ne semblent s'exprimer que lorsqu'ils ont quelque chose d'inintéressant à dire, de même il n'est pas un fameux observateur, manquant du moindre don de physionomiste. Quand il a rencontré le commissaire divisionnaire Gou, son supérieur direct, aux toilettes du commissariat il n'y a pas quinze jours, et que l'autre lui a tendu la main qu'il venait de laver avec un geste condescendant venu manifestement tout droit du haut de la hiérarchie, Wallance a répondu : « Commissaire Wallance. Enchanté », comme s'ils se voyaient pour la première fois. Heureusement, Gou était pressé de revenir dans son bureau où il attendait un coup de fil (il a l'air amoureux, ces temps-ci) et cette méprise n'a pas eu de suite. Là, c'était à qui se présenterait le plus vite, sans aucun souci pédagogique, comme s'ils s'en fichaient que Wallance puisse faire correspondre les noms et les visages, et bien sûr qu'il ne peut déjà plus identifier qui que ce soit, à part cet imbécile de Rémy Zoc qui paraît vouloir lui consacrer sa soirée et lui dit en tâtant sa chemisette d'un jaune particulier, non pas pour lui donner un petit coup sur le nez, cette fois-ci (d'ailleurs, le commissaire se méfie et ne baisse pas les yeux), mais juste pour la désigner à tout le monde :

– Alors, tu aimes toujours la moutarde, comme au bon vieux temps ?

Si Wallance pouvait tuer qui il voulait, bien sûr que ce serait Zoc. Il y a pensé avant de venir mais il a trouvé ça compliqué, assassiner quelqu'un de précis devant tout le monde en restant insoupçonnable. Sa mère dirait qu'il est trop paresseux mais la vérité est que le commissaire a estimé que ce n'était pas la peine

de se donner de la peine pour ce ramassis d'anciens élèves et que n'importe quel assassiné conviendra aussi bien qu'un autre. En laissant faire le hasard, en outre, il ne l'abandonnera pas entièrement à tous ces crétins mais participera de bonne foi à la surprise générale.

– Et tu sais que le père Bouchabet est là, il doit être dans la salle d'à côté pour le moment, dit une femme qui se présente à nouveau comme l'ancienne Sophie Destivonne tellement il est manifeste que le commissaire ne se l'est pas encore mise dans la tête, elle ne boite plus qui aurait été commode pour l'identifier.

– Je croyais qu'il était mort, dit Wallance qui a toujours tendance à tout confondre, aussi bien les affaires entre elles que les scénarios qu'il a inventés et la réalité.

– Tu déconnes, Popaul, dit un homme inidentifiable en lui donnant un grand coup prétendument amical sur le bras. C'est M. de Loupinian qui ne s'est pas raté. Tu te souviens, le prof de math, « Vous pouvez nous rappeler la différence entre la fonction logarithme et la fonction exponentielle, Wallance ? ». Il a pris sa retraite, il s'est acheté une baraque près d'Étampes et il est mort au bordel, tout nu, juste avant de consommer, m'a-t-on dit.

– Mais pas du tout, dit un autre homme inidentifiable. Il a raté un virage dans une Lancia neuve qu'il venait de s'acheter, le véhicule et son occupant ont été déclarés bons pour la casse.

– Tu ne devrais pas te moquer de lui, dit quelqu'un d'autre, voix féminine.

– Alors Popaul, tu résous des affaires sérieuses, maintenant ? dit Amédée Coupil que Wallance s'en veut rétrospectivement d'avoir épargné dans son rêve, c'est maintenant le cauchemar.

– Tu savais que Bastien est psychanalyste, dit Zoc en lui présentant Biralomunise comme si le commissaire avait demandé quoi que ce soit.

Bastien Biralomunise sourit avec son faux air modeste de tête à claques, sa femme pareil. B.B. ressemble moins que jamais à Brigitte Bardot, même amochée comme elle est aujourd'hui. S'il y a un métier que Wallance se sent incapable de faire, c'est bien psy. Écouter, écouter, écouter toute la journée, ce n'est pas pour lui. Cela vaut aux analystes un certain respect de sa part.

– Non, dit-il en se tournant vers le fayot comme si cette ignorance n'était pas l'évidence même.

– Eh oui, Popaul, tout ce que tu diras pourra être retenu contre toi, dit Biralomunise en prêtant le flanc aux critiques les plus grossières souvent avancées par les anti-psys les plus rétrogrades.

Wallance a beau être le contraire d'un obscurantiste sur ce point, se jugeant mille fois plus ouvert aux idées neuves que, par exemple, un écrivain comme Vladimir Nabokov dont il apprécie le roman *Lolita* en cela qu'il met le doigt sur certaines failles morales de notre société même si l'auteur croit malin de considérer Sigmund Freud comme un pur et simple imposteur, le commissaire a

beau se refuser aux de plus en plus courantes diatribes anti-psys, il s'en faut de pas beaucoup qu'il retienne sa phrase contre Bastien Biralomunise, sorte un pistolet de sa poche et le fasse taire une fois pour toutes. Mais s'il n'a pas assassiné Rémy Zoc le blagueur à la première seconde, ce n'est pas pour craquer sur le fayot alors que ce début de retrouvailles a déjà contribué à le mithridatiser un chouïa contre l'imbécillité.

Le père Bouchabet entre dans la salle. Wallance le reconnaît tout de suite, un prêtre de cet âge, avec sa canne et son air méchant.

– C'est Popaul the popoliceman, mon père, répète Rémy Zoc en le désignant à l'ecclésiastique qui faisait aussi office de professeur d'anglais (et de dessin).

– Content de vous revoir, mon petit inspecteur, dit le prêtre.

– Moi aussi, monsieur le rabbin, dit en l'empoisonnant du regard le commissaire qui ne déteste rien autant que les erreurs sur son grade.

– Tu y vas fort, lui dit le blagueur en rigolant et en lui retapant sur le ventre, et, à Bouchabet :

– Vous vous rappelez comme Popaul a toujours eu sa veine comique, mon père.

– On va bien s'amuser, ce soir, dit Wallance en se frottant malfaisamment les mains.

Des gens ne cessent d'arriver, il semble qu'il y ait plusieurs classes, des hommes et des femmes que le commissaire ne connaissait déjà pas quand ils étaient gamins. Il n'avait pas prévu, ce serait vraiment dommage que l'assassinat tombe sur un ou une de ceux-là mais il pourrait toujours se rabattre sur un ou une de sa propre classe comme coupable, ou même un et une, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'un tel crime demande des complicités. Et peut-être qu'il se trompe puisque justement il ne reconnaît personne, peut-être qu'il n'y a que sa classe.

L'ancienne Sophie Destivonne le présente à un vieux retraité lamentable, avec les doigts raides et les jambes trop écartées, qui est M. Blant, l'ancien professeur de gymnastique qui ne paraît plus habilité à montrer l'exemple en cette matière et répète : « J'ai soixante-dix-huit ans, imaginez-vous », comme preuve à double tranchant de sa réussite professionnelle. Wallance l'avait oublié, M. Blant, mais il trouve qu'il y a une justice à le retrouver en si piteux état.

Une participation aux frais de buffet de vingt euros par personne a été demandée que Wallance a payée de bon cœur, quoique ça s'ajoute au prix du champagne, il estime à plus la satisfaction qu'il attend de la soirée. Quand il voit le buffet qui n'est pas ragoûtant, il ne regrette pas tant son argent que de devoir manger des trucs pareils au risque que son estomac si délicat le lâche devant eux tous. Il décide de ne pas traîner et de saboter le dîner en assassinant avant, créant une diversion qui empêchera qu'il ne se soit de se moquer de lui qui ne trouve pas le buffet assez bien pour lui et autres fredaines, « Vous avez des notes de frais à la Tour d'argent ou tu ne serais pas un peu ripou, Popaul ? ». De toute façon,

on n'ouvrira pas le buffet avant la fin des discours, et les discours, il préférerait y couper aussi.

C'est d'abord le père Bouchabet, puis Bastien Biralomunise, puis Rémy Zoc. Le commissaire n'écoute pas. Il entend quand même quelques bribes. Ainsi, quand le prêtre vante la réussite du Collège évangélique Jésus de Voltaire qui a su faire d'eux des hommes et des femmes, « aussi bien des psychanalystes à l'affût des plus profonds ressorts de l'âme que des inspecteurs de police à l'affût des manquements aux commandements de Dieu et de la société », avec ce goût du pluriel propre aux conférenciers quand le singulier s'impose, et également une totale méconnaissance de la police et de la psychanalyse. Il entend aussi Biralomunise prétendre, c'est facile à cette heure-ci, qu'il a toujours su que « Popaul deviendrait l'inspecteur Wallance », « le policier perçait sous l'adolescent » qui déployait un trésor d'analyses et d'enquêtes pour toujours savoir quels sagouins avaient fumé aux toilettes malgré l'interdiction et l'air vicié qu'ils laissaient derrière eux, « comme si, sans doute, c'était les cigarettes qui polluaient l'odeur du lieu ». Il entend enfin le blagueur blaguer une troisième fois avec l'expression « Popaul le popolicier » qui n'en finit pas de faire rire tous ces crétins réjouis et leurs femmes et maris.

Il fait semblant d'être de bonne humeur puis le devient pour de bon, il ne se doutait pas que son assassinat tomberait aussi bien. Avec quelques autres, dont Biralomunise et Zoc quand ils ne parlent pas, il commence à ouvrir les bouteilles de champagne et en emplir les gobelets en plastique pour qu'on puisse boire dès que leurs si spirituels discours seront finis. Ne niant en aucune manière à ses propres yeux la préméditation, il a emporté avec lui une petite goutte de cyanure qu'il verse dans le septième gobelet qu'il remplit lui-même, il a toujours eu un petit quelque chose pour le chiffre sept. Quand Zoc se tait, lui qui est le dernier à parler parce que ce serait trop difficile de passer après, tout le monde est impatient de boire. On est polis, on sert les dames d'abord. C'est comme une chaîne qui part du buffet où sont les gobelets qu'on se passe de main en main pour atteindre les femmes les plus éloignées, puis les hommes, puis femmes et hommes les plus proches. Wallance a envie d'uriner, pas de problème, il se rappelle où c'est. Il préfère ne pas être là quand quelqu'un s'écroulera mort, à la fois pour d'évidentes raisons d'alibi et pour rincer son récipient à cyanure (ces petits plastiques où on conserve avant ouverture les lentilles de contact), quoique ce serait le monde à l'envers de soupçonner un commissaire, et pour mieux profiter de l'assassinat. Comme ça, il sera le dernier à avoir la surprise de la victime, quand il reviendra tout innocent et la vessie vide parmi les suspects atterrés.

W

allance descend l'escalier puisque l'amphithéâtre où a lieu la réunion

est au premier étage et traverse la cour, comme s'il était évident que l'emplacement des toilettes n'a pas changé ces quarante dernières années, ce que les faits confirment. Plein de souvenirs lui reviennent durant ce bref trajet, toutes ces journées passées comme en prison à la merci de professeurs aux humeurs imprévisibles, ces coalitions de gamins qui pouvaient martyriser qui bon leur semblait au mépris de toute justice. Bien sûr, il n'a pas toujours été du côté des humiliés et offensés, il se rappelle des curées auxquelles il a participé avec joie, quand on avait enfermé Thierry Quillol tout nu dans les toilettes des filles parce qu'il était toujours premier en histoire religieuse et prétendait que Dieu veillait personnellement sur lui, et aussi la fois où Rémy Zoc a réussi une blague qui n'était pas si bête en faisant semblant de trébucher en montant sur l'estrade où l'avait convoqué Mme de Pablé, la professeur d'histoire-géographie, et avait déversé son poil à gratter sur la poitrine de la pauvre idiote, la forçant à interrompre le cours pour aller se changer. Elle était revenue sans soutien-gorge et elle faisait moins la fière avec ses seins qui n'impressionnaient plus personne, et toute la classe, à la récréation, avait félicité Rémy Zoc, Wallance aussi pour participer comme les autres, quoi qu'il ait déjà pensé par ailleurs du blagueur, mais celui-ci l'avait serré dans ses bras en feignant l'affection et en vérité juste pour lui verser son reste de poil à gratter sur le cou et dans sa chemise, si bien que le futur commissaire avait dû se mettre torse nu devant tout le monde pour se débarrasser des substances imbéciles de Zoc et les autres avaient ri qu'il était trop gros mais Sophie Destivonne qui n'est plus Sophie Destivonne l'avait défendu en disant qu'il n'était pas gros mais bien en chair. Elle l'avait fait gentiment mais

ensuite, pendant des semaines, quand il arrivait au Collège évangélique, il y avait toujours quelqu'un pour lui lancer : « Alors Popaul, bien en chair, ce matin ? » Il se souvient du coup de pied qu'il a donné à Stanislas Rastirose, de toutes ses forces, dans l'escalier, et l'autre était tombé comme s'il ne savait pas marcher et les grands de terminale qui sortaient d'un cours de philo à ce moment-là avaient tous piétiné Stanislas comme s'ils ne le voyaient pas mais sentaient juste un léger obstacle sous leurs pieds et disaient « C'est mal balayé, par ici » en riant tandis que Stanislas Rastirose pleurait et criait comme un lâche et l'avait juste dénoncé lui, Wallance, au père Bouchabet qui n'avait rien trouvé de mieux que de le traiter de rancunier, comme si être adulte ne détournait pas le prêtre d'entrer dans des querelles de gamins, et pour y faire arbitrairement la police.

Il y a déjà quelqu'un, un homme de son âge, quand le commissaire entre dans les W.-C. Les urinoirs sont côte à côte, Wallance choisit le plus éloigné de celui qui est occupé, les deux hommes n'en sont pas moins tournés dans la même direction, une position où on peut parler.

– Tu es qui, toi ? dit le type.

– Commissaire Wallance.

– Ce n'est pas vrai ? Tu as tourné flic ? Je m'étonne moins des bavures.

– Et vous, vous êtes qui ?

– Tu me vouvoies maintenant ?

– Tu es qui ? dit Wallance qui est furieux que le type établisse son alibi par cette conversation infernale, non seulement ce mec l'agace mais il ne sera pas en droit de l'arrêter.

– Qui je suis ? Tu ne me reconnais pas ? Eh bien cherche, si tu es flic tu dois savoir enquêter.

Le type a fini, il s'est reboutonné mais attend Wallance à la porte en continuant à lui parler.

– Alors tes papiers, dit le commissaire en sortant son pistolet de sa poche, il se déplace rarement sans.

– Merde, ajoute-t-il immédiatement, avec tous ses gestes brusques il s'est sali de quelques gouttes, il remet son pistolet en poche et s'essuie.

– C'est sûr que si tu avais déjà été commissaire à l'époque, il n'y aurait pas eu de risque que tu redoubles. Tu aurais eu de meilleures notes partout en faisant pression à coups de revolver. Tu n'aurais plus eu besoin de tricher. Parce que je suppose que tu ne découvres pas les assassins en copiant sur ton voisin. Il ne faudrait pas confondre Charlemagne et Napoléon, Liberty Wallance.

Wallance s'est reboutonné lui aussi et passé les mains sous l'eau, il ne se souvenait même pas qu'il y avait un robinet là tellement aucun gamin ne s'en servait jamais pour se laver mais juste pour arroser les autres, pour boire il y en avait un dehors. L'autre parle avec un ton de plus en plus appuyé, comme si chacune de ses phrases était un indice, si bien que le commissaire finit par le

reconnaître.

– Claude Potiron, dit-il.

– J'espère que tes collègues sont plus rapides ou est-ce que la police est encore plus lente que la justice ?

Claude Potiron. Un imbécile qui lui était entièrement sorti de l'esprit alors que c'était peut-être le plus imbécile de tous. Et c'est vrai qu'une fois il était assis à côté de lui à une composition d'histoire, et le commissaire n'avait rien révisé parce que c'était juste après son anniversaire et qu'il avait eu une bicyclette, et d'accord il avait tout recopié sur La Soupe qui était le surnom que Rémy Zoc avait trouvé pour Claude Potiron à cause de son nom de famille, et, à la question « Qui a été empereur d'Occident de 800 à 814 ? », cette Soupe qui n'avait pas d'excuse puisque ce n'était pas son anniversaire et qu'il avait révisé, cette Soupe avait répondu « Napoléon » parce que ça ne se bouscule pas les empereurs en France et forcément le commissaire aussi. Non seulement ensuite, pendant des semaines, Rémy Zoc l'avait appelé « Napopauléon », mais Mme de Pablé avait vu qu'ils avaient triché tous les deux, la Soupe et lui, et leur avait demandé de se dénoncer. Wallance avait été impeccable, n'accusant personne, ne disant pas un mot contre Claude Potiron, alors que juste sa conscience ou n'importe quelle autre vertu de ce genre l'empêchait de le faire, il n'y avait aucune preuve ni dans un sens ni dans l'autre. Mais Claude Potiron avait été moins noble. Maintenant, le commissaire réentend la voix pleurnicharde dire devant tout le monde : « C'est de la faute de Liberty, madame. Pardon », et il avait été puni et sa mère l'avait su et il avait pris une paire de claques, tout commissaire qu'il allait devenir. Les joues lui rebrûlent devant la Soupe, il a bien envie de lui rendre la pareille mais il a l'habitude de garder les mains dans ses poches pour se donner une seconde de répit supplémentaire avant de mettre en action ce désir fréquent chez lui, et une fois de plus cette seconde le sauve d'un impair, préservant les joues dartreuses, il le remarque à l'instant avec plaisir, de Claude Potiron. C'est vraiment une malchance que cet idiot soit juste allé pisser au moment du meurtre, s'innocentant à bon compte, mais le commissaire lui trouvera bien autre chose.

Pendant qu'ils traversent la cour de concert pour retourner à l'amphithéâtre, Wallance regrette de ne pas avoir monté toute une histoire où l'Association des anciens élèves du Collège évangélique Jésus de Voltaire n'aurait été rien d'autre qu'une secte dont on ne sait quel gourou aurait commandé un suicide collectif qui aurait en vérité servi de maquillage à ses meurtres en série – telle qu'il a organisé l'affaire, elle ne laissera que trop de rescapés. Il ne le regrette pourtant qu'un instant parce que c'est une opération trop sophistiquée à mettre commodément sur pied, mais ça jette à ses yeux une nouvelles lumière sur la faiblesse de sa stratégie de l'assassinat unique, tous les non-assassinés qu'il n'arrêtera pas ne feront que profiter des bénéfices de sa soirée, se vantant ensuite auprès de leurs relations de la scène à laquelle ils auront assisté dans des récits

partiaux et interminables où ils trouveront à tirer leur épingle du jeu. Le commissaire met dans un coin de sa tête qu'il a toujours la ressource de s'inspirer au moment de l'enquête du *Crime de l'Orient-Express*, d'Agatha Christie, où tout le monde est coupable. Dans le roman, l'écrivain leur pardonne mais ce n'est pas parce qu'il a été élevé dans une institution semi-religieuse (lui, par exemple, était plus ou moins dispensé des cours de catéchisme et l'institution était mixte) qu'il devrait faire comme elle. « Un policier n'est pas soumis aux mêmes règles, n'a pas à respecter la même morale qu'une romancière », écrit-il dans un carnet.

Le hasard fait parfois mal les choses. Quand ils montent l'escalier, ils entendent déjà des cris, et, quand ils entrent dans l'amphithéâtre, un tohu-bohu insensé se présente devant Liberty et la Soupe, comme si c'était cinq minutes de récréation entre deux cours. Personne ne mange, le buffet est intact. Cet idiot de Claude Potiron n'y comprend rien alors que le commissaire s'y attendait mais, pour le moment, il n'est pas plus avancé, on ne se jette que des bribes de phrases incompréhensibles et tout le monde est debout autour de quelqu'un d'allongé qu'ils cachent, Wallance n'y voit rien, même pas si c'est un homme ou une femme.

– Elle est morte, dit une femme accroupie en se relevant, la victime est donc une femme.

C'est Sophie La Rangerie née Destivonne. Pas de chance. S'il y avait quelqu'un à épargner dans toute cette troupe de moins que rien, c'était bien elle, qui volait toujours à son secours. Wallance repense aux sachets de moutarde, il est ému. Puis, avec cette capacité à se reprendre en main qui est un des traits marquants de son caractère, une rage s'élève en lui contre tous les autres qui ont rendu cet assassinat possible par leur existence depuis quarante ans, s'il avait été seul avec elle toute sa scolarité ou seulement ce soir ce ne serait pas arrivé.

On crie, pleure, se prend la tête entre les mains, mais l'arrivée du commissaire, dès qu'elle est remarquée, est saluée, immédiatement on s'en remet à lui.

– Elle a mis le champagne à ses lèvres et elle s'est écroulée sans reprendre connaissance, lui dit Bastien Biralomunise lui-même comme s'il était important que Wallance sache tous les détails pour pouvoir leur expliquer l'affaire dans la minute, tous ces anciens élèves sont très dépourvus, soudain.

– Je ne crois pas que ce soit le cœur, ça a l'air d'un empoisonnement, dit la femme qu'il a vu se relever en annonçant la mort. L'odeur du cyanure.

C'est Marie-Christine de la Borne, la morveuse qui disait qu'il était trop gros alors que c'était elle qui voulait le fréquenter. Elle était nulle en sciences naturelles mais elle a fait des études de médecine et est devenue à l'entendre une spécialiste des maladies cardiaques, Wallance se demande si elle n'a pas profité de piston comme c'était une aristocrate même si Rémy Zoc disait qu'elle descendait plus du canal de Panama que de Louis XIII parce que ses ancêtres auraient fait fortune dans le scandale et prosaïquement acheté leur particule. En fait, elle est mariée, maintenant. Elle s'appelle Marie-Christine Papillaud comme tout le monde, et son mari est l'homme qui la serre dans ses bras pour la réconforter, il est vieux et gros comme on voit dans le *Guinness Book des records*, un vrai obèse, au moins cent kilos, c'était bien la peine de lui faire des remarques à lui, le commissaire a un certain embonpoint mais rien d'anormal comparé à cette espèce d'éléphant.

– Tu es sûre de toi à cent pour cent ? demande Wallance pour l'impliquer déjà dans l'affaire.

– Non, c'est juste ce que je pense. Mais ça m'étonnerait que ce ne soit pas un empoisonnement.

– Tu es médecin légiste ?

– Non, bien sûr que non.

– Alors on va en faire venir un. Ça me rassurera.

Il téléphone au bureau de son portable. À cette heure-ci, il n'y a pas foule, évidemment. Il laisse le message qu'il s'en occupera donc lui-même, pour ne pas déranger. Puis il appelle Lavraut chez lui.

– Vous tombez bien, lui dit son fidèle adjoint depuis dix ans. On vient justement de finir avec Martine, hé hé.

Wallance a toujours été agacé par le ton grivois, même s'il comprend en l'occurrence d'où ça vient : Martine voulait quitter son mari et c'est grâce aux efforts de Wallance, qui en a été réduit à devenir, pour des raisons quasi professionnelles, l'amant de la femme de son collaborateur, c'est grâce à lui, donc, et à ses multiples initiatives que le couple vient juste de se reconstituer¹. Lavraut, qui a déjà au départ un bon naturel, a toutes les raisons de lui être reconnaissant. Le commissaire lui explique la situation en quelques mots. Malgré l'heure tardive et quoiqu'il ne soit pas de service, le subordonné ne peut pas faire autrement que dire : « J'arrive. »

Rémy Zoc pleure ostensiblement. C'est une caractéristique des comiques que Wallance a rencontrée cent fois dans sa carrière, il faut qu'ils en fassent des tonnes dès qu'il y a porte ouverte à l'émotion pour qu'on comprenne bien que ce n'est pas parce qu'ils sont tellement drôles qu'ils n'ont pas de cœur, bien au contraire, il faudrait croire que l'humour vient du cœur.

– Et c'est moi qui lui ai tendu le gobelet fatal, dit-il au commissaire, tout

comique évaporé. Il faut que tu nous venges, Popaul.

– Compte sur moi.

– Si je me doutais. Je lui ai tendu le gobelet comme ça, dit-il en imitant merveilleusement le geste de tendre un gobelet, elle l'a pris, elle a trempé ses lèvres et elle est tombée raide. J'aurais préféré boire ce champagne moi-même.

– Ne dis pas ça, mon chéri, dit une petite brune sexy d'une trentaine d'années en l'embrassant dans le cou, Wallance est choqué qu'il ait amené une fille comme ça à une telle réunion, une fille si profane à une réunion si sacrée. Moi, je préfère que tu n'aies rien bu.

– Je prendrais bien un petit verre, quand même. Tu crois qu'il y a du danger ? demande-t-il à Wallance soudain devenu expert universel, ça fait toujours plaisir, ce genre de retournement.

– On ne boit rien, on ne mange rien, on ne touche à rien, dit le commissaire enchanté d'échapper au buffet. Ne sortez pas d'ici sans mon autorisation, vous êtes les quarante-deux dernières personnes à l'avoir vue vivante.

Il se sent comme Charlemagne à Austerlitz, c'est lui l'empereur, c'est lui le nouveau professeur de tous ces anciens élèves. Ce sont des puceaux du crime, ils n'ont jamais assassiné personne ni même touché un assassiné encore chaud avant ce soir. D'ailleurs, ils ne se pressent pas pour le faire. Personne ne s'y risque après la déclaration de Marie-Christine, on dirait vraiment des enfants qui croient aux fantômes ou aux croquemitaines.

– Peut-être qu'elle s'est suicidée, dit Bastien Biralomunise. Il arrive qu'on reste bloqué sur un épisode de son enfance, c'est très courant, et peut-être que Sophie avait des souvenirs très forts d'ici, et quelle meilleure occasion pour en finir que de le faire devant nous, pour nous faire comprendre quelque chose, peut-être quelque chose qu'on lui a fait sans même nous en rendre compte, nous ou l'un d'entre nous, ou l'institution elle-même. Je vous le dis, c'est très possible, j'ai eu des cas analogues.

Charlatan.

– Des suicidés qui t'expliquaient leur suicide ? Avant ou après leur mort ? dit Wallance qui n'a plus de raison de ménager qui que ce soit.

– Des cas où on me racontait des projets très détaillés qu'on ne mettait pas forcément à exécution. Je ne peux pas vous préciser si c'étaient des hommes ou des femmes, secret professionnel oblige, dit le psychanalyste pour tâcher de reprendre un peu de poil de la bête.

– Qu'est-ce que fiche mon collaborateur ? dit le commissaire en feignant d'oublier qu'il n'a appelé qu'il y a une vingtaine de minutes, comme s'il était habitué à être mieux servi. Il est bientôt vingt-deux heures.

– Tu crois que c'est un assassinat ? dit Rémy Zoc en prenant son parti contre Bastien Biralomunise, une fois n'est pas coutume.

– Je me demande.

Il ne ment pas. Il s'interroge parce que, si son intention de tuer est indéniable, préméditée, l'absence de victime précise le dédouane d'une certaine manière, ça s'est vu dans l'affaire du sang contaminé, étant donné qu'il peut jurer à juste titre n'avoir jamais souhaité empoisonner l'ancienne Sophie Destivonne, c'est même celle qu'il aurait voulu ne pas tuer s'il avait eu le choix, rendant caduque toute prétendue préméditation ou intentionnalité.

Un homme de leur âge s'avance, élégant, distingué, et dit juste :

– Je suis Marc La Rangerie, le mari de Sophie. Je puis vous assurer qu'elle n'avait aucune raison valable de se suicider.

– Bien sûr qu'elle n'aurait jamais fait ça, une fillette si consciencieuse, dit le père Bouchabet qui est à moitié sourd et gâteux et vient juste de comprendre ce qui se passe. Toujours première ou deuxième. Et puis ne se plaignant jamais pour sa jambe qui boitait, ne criant pas après Dieu pour ses histoires personnelles.

Le prêtre commence à parler comme s'il était toujours professeur et qu'ils étaient tous obligés de ne pas l'interrompre, mais Rémy Zoc, qui voit que Wallance n'est pas prêt à partager la présidence de la soirée, lui dit, croyant bien faire :

– Oui, mon père. Mais il faut laisser l'inspecteur Popaul mener l'enquête.

– Commissaire Popaul, je veux dire commissaire Wallance, hurle le commissaire Liberty Wallance, et plus personne ne l'appellera Popaul devant lui de toute la soirée.

– Peut-être serait-il sage d'organiser une reconstitution, lui dit respectueusement Marc La Rangerie.

Wallance acquiesce immédiatement. À cause des circonstances particulières, il est juste là à commander immobile, sans aucun souci d'efficacité, heureux de sa position, alors qu'aucun travers n'est plus éloigné de lui que cette prétention un peu vulgaire à faire le beau, il n'y tombe qu'à cause de la présomption des autres qu'il doit supporter depuis une quarantaine d'années, ça commence à faire beaucoup. Il ordonne à chacun de reprendre la place où il était quand la victime s'est écroulée. Ça met hors de cause pas mal de monde mais ça permet quand même de conserver une petite dizaine de suspects potentiels, tous ceux qui constituaient la chaîne menant le gobelet de la table du buffet aux lèvres de Sophie. Plus on est proche du buffet, moins on est suspect, puisqu'il fallait être proche d'elle pour savoir par qui le champagne serait bu. Si Wallance n'en connaissait pas les dessous, ce serait une affaire très compliquée à résoudre. Et même là, la découverte d'un coupable incontestable n'est pas évidente. Il se fait fort de trouver un mobile et mille explications psychologiques mais, les indices, les pièces à convictions, tout ce genre de choses, il se pourrait bien que ce soit une autre histoire, ce qui, au demeurant, est excitant aussi.

1. Voir *Chez l'oto-rhino*.

La confusion est déjà extrême quand arrive le médecin légiste. C'est un nouveau que le commissaire ne connaît pas, le docteur Murat, pas plus de trente-cinq ans, les cheveux longs, l'air arriviste. Wallance voit tout de suite ça à son ton et ne tarde pas à le remettre à sa place. – Je suppose que vous avez besoin d'aide pour votre enquête, commissaire. Je vais vous dire approximativement l'heure de la mort. – Il n'y a que vous à ne pas encore la connaître, l'heure de la mort. Nous voudrions juste être sûrs qu'il s'agit bien d'un empoisonnement, dit Wallance pour réduire le rôle de l'autre à la portion congrue, tout à coup solidaire de Marie-Christine, le commissaire est familier de ces renversements d'alliances éphémères.

– Qui a parlé d'empoisonnement ? dit Murat qui ne va pas se laisser marcher sur ses prérogatives.

– C'est moi, docteur Papillaud, intervient Marie-Christine en énonçant ses titres puis en parlant plus bas au légiste, une conversation technique dont les autres sont de toute façon exclus.

Bastien Biralomunise veut se mêler, arguant qu'il est psychanalyste.

– Vous avez un diplôme de médecine ? demande Murat. Excusez-moi mais la police n'a pas non plus vocation à accepter l'aide des rebouteux.

L'autre n'a soi-disant pas son diplôme sur lui et s'éloigne plutôt que négociateur qui ne ferait pas bonne impression. Le commissaire boit du petit lait, pour un instant il est dans le camp du légiste. Il lui semble que l'image de la police sort renforcée de cet affrontement feutré.

Autour, ils sont plusieurs à persister dans leurs gestes ou leurs propos, redécrivant indéfiniment le moment de la mort sans que Wallance le leur

demande, se faisant consoler avec les mêmes mots et les mêmes tapes prétendument affectueuses. Il n'y a pas assez de chaises pour que tout le monde soit assis et le commissaire a regroupé les suspects dans un coin, il attend Lavraut pour relever leurs identités, ça l'ennuie de le faire lui-même, tout à coup il a un coup de barre psychologique, et Lavraut n'arrive pas ni d'autres policiers.

Et puis Lavraut arrive. Ce que personne n'avait prévu, c'est qu'il emmène sa femme avec lui. Il s'isole avec Wallance pour lui expliquer qu'ils venaient de faire l'amour, hé hé, que tout allait de nouveau bien et qu'il ne croyait pas d'une bonne stratégie d'abandonner Martine juste après la jouissance, aussi justifié que soit son départ, et que puisque c'était chez des amis d'enfance ou quelque chose comme ça du commissaire il s'est permis de la faire venir avec lui, « en plus, Martine avait envie de vous voir à l'œuvre ». Ça dérange Wallance, il a peur que Martine tombe amoureuse de lui ou commette un lapsus, devant Bastien Biralomunise ça ne pardonnerait pas. D'un autre côté, il tient à garder Lavraut comme adjoint, c'est même l'explication à bien des événements, Lavraut est un de ces bons collaborateurs respectueux qui ne poussent plus sous le sabot d'un cheval.

– Je peux manger, commissaire ? demande Martine après s'être émue comme tout le monde devant le cadavre.

– Oui, on est partis sans dîner, vous comprenez, dit Lavraut.

– D'accord. Mais ne touchez pas au champagne et à vos risques et périls, dit le commissaire qui ne veut pas d'histoire ni non plus donner l'impression de céder sur toute la ligne.

Le couple se jette sur les pièces à conviction. Wallance sait bien qu'il n'y a rien à analyser dans la nourriture, mais ce n'est peut-être pas une bonne idée d'en être si sûr officiellement. Les autres aussi ont faim, il est tard et cette émotion d'une mort soudaine parmi eux creuse particulièrement. Tout le monde se met à manger, mais délicatement, craintivement, même, du bout des doigts, le commissaire, et c'est meilleur qu'il n'imaginait. Lavraut relève les noms, ça fait baisser la tension, tout le monde peut à nouveau se mêler à tout le monde sans risquer d'être rappelé à l'ordre dès qu'il bouge.

Il y a quelque chose de bizarre dans ce meurtre, pour Wallance. C'est toujours une sensation spéciale d'assassiner quelqu'un, mais là, voir l'ancienne Sophie Destivonne toute morte par terre avec les autres qui se lèchent les doigts après avoir englouti leurs canapés, ça manque de sérieux.

Marc La Rangerie, le veuf, est d'une impeccable dignité.

– N'y touchez pas, dit-il seulement quand Claude Potiron demande si on ne pourrait pas relever un peu la jambe du pantalon du cadavre pour voir où elle s'est fait opérer, pour ne plus boiter.

– Oui, n'y touche pas. Vous verrez ça plus tard, s'il vous plaît, dit Wallance au légiste.

– Toutes mes condoléances, dit Rémy Zoc à Marc La Rangerie.

Ils avaient tous oublié et y pensent tous soudain en même temps, c'est le défilé devant le veuf comme si c'était déjà le cimetière. Il ne pleure pas.

– Elle vous aimait bien, vous savez, dit-il au commissaire, elle m'a parlé plusieurs fois de vous.

– Qu'est-ce qu'elle vous a raconté ? demande Wallance avec un intérêt exagéré avant de se reprendre :

– Moi aussi, je l'aimais bien.

Lavraud lui donne la liste des suspects autorisés, c'est-à-dire ceux qui relèvent, par leur position au moment du crime, d'une vraisemblance minimale : Bastien Biralomunise, Marc La Rangerie, le père Bouchabet, Marie-Christine Papillaud née de la Borne, Cyrille Papillaud, Rémy Zoc, Amédée Coupil, Anne Lumière née Banta et Nathalie de Soix née Banta. Wallance n'est pas mécontent de la liste, tous ces crétins à sa merci. Il y en a qui vont regretter de lui avoir volé sa moutarde, dommage que Sophie Destivonne ne soit plus là pour voir comment il se débrouille sans elle. Le commissaire félicite Lavraud qui a aussi relevé les adresses et les numéros de téléphone. Les sœurs Banta, il ne les remet toujours pas, mais le nom lui dit plus ou moins quelque chose, il verra bien lors des dépositions ou des interrogatoires.

Les policiers en service sont arrivés cinq minutes après Lavraud, ils ne se sont pas pressés. Mais tout commence à prendre un air plus normal, à ceci près que ça fait beaucoup de public et bien peu d'indices pour un assassinat.

– Moi aussi, je crois bien que c'est un empoisonnement, dit le légiste que Wallance avait oublié, déjà que le commissaire n'écoute pas volontiers une conversation mais quand il sait déjà ce que l'autre va dire. Le docteur Papillaud n'est pas n'importe qui, si elle le dit c'est qu'elle a de bonnes raisons.

Wallance est honteux de cette soumission explicite de la police à la société civile.

À part les Lavraud qui, en tant que non-témoins du meurtre et pour des raisons professionnelles pour le mari, n'ont pas été trop impressionnés par les événements de la soirée, tout le monde commence par manger du bout des doigts, de crainte de mourir en une seconde, à peine la nourriture ou la boisson touche la gorge, telle l'ancienne Sophie Destivonne, et puis la faim, l'assurance prise au fil des bouchées ou des gorgées, chacun y va de bon appétit. Certains sont comme Wallance, ils n'avaient pas vu l'ex-boiteuse depuis une petite quarantaine d'années, ça distend les liens. On recommence à se parler sans murmurer ni crier, on a plein de choses à se dire avec cette histoire. On n'a pas touché au champagne non bu mais, aucune interdiction ne pesant sur le vin, blanc ou rouge, ni le whisky, ils sont plusieurs à être un peu partis.

Martine Lavraud a un statut spécial. Elle n'est là ni en tant qu'ancienne élève ni en tant que conjointe d'un ancien élève, et elle n'a pas non plus la moindre raison

administrative d'y être. Elle est un peu grisée par le vin blanc, elle a à oublier un deuil récent et à fêter ses retrouvailles avec son mari qui, sexuellement, ont été un plein succès, elle a vu ses deux filles enchantées qu'elle se réinstalle avec elles, tout va bien. Et elle a comme un sentiment pour Wallance dont elle vient de partager plusieurs fois le petit lit ces derniers jours et qui a été à ce qu'elle juge d'une extrême générosité pour mener à bien la réconciliation de son couple, elle est de bonne humeur. Elle se mêle facilement à des petits groupes, une femme jeune et sexy comme elle. Wallance ne suit pas tout mais la malchance veut qu'il entende quand Martine dit à Lavrout, à voix pourtant basse : « Tu savais qu'on l'appelait Popaul ? Ça lui va bien, non ? », et il espère que ce ne sera pas trop difficile d'accuser Rémy Zoc, il serait bien content de savoir si le blagueur est assez drôle pour faire marrer ses compagnons de cellule pendant vingt ans.

Il est tard, le commissaire irait volontiers se coucher. Ç'a été une bonne soirée, à part pour la morte. Wallance est désolé pour elle mais ce sont des choses qui arrivent. Aucun assassin au monde n'assassine que des méchants solitaires dont la mort ne fait de mal à personne même si, dans sa naïveté, il espéra y parvenir quand il est entré dans la carrière¹. Sinon, la liste des suspects tombe plutôt bien. Certes, il n'y a pas François Planchin ni Claude Potiron ni M. Blant, le professeur de gymnastique, mais il ne peut pas y avoir tout le monde. Dans les neuf qui restent, il y en a trois-quatre qui feraient des coupables on ne peut plus satisfaisants. Le commissaire se réjouit d'avance de les interroger.

En attendant, il laisse les policiers prendre les dépositions, puis décrète le buffet pièce à conviction officielle et interdit à qui que ce soit d'en approcher pour que, faute de munitions, tous ces mangeurs et ces buveurs s'en aillent afin qu'il fasse de même, ou au moins soit seul avec Lavrout et Martine. Il n'est pas trop rassuré par la présence du trio Lavrout, Martine et lui-même sur le lieu du crime, il a peur que Martine ait un mot, un geste un peu trop affectueux à son égard et que ça mette à mal sa relation avec Lavrout. Il fait un peu attention. Lui qui n'écoute jamais rien tâche d'écouter leur conversation mais c'est plus fort que lui, au bout d'un bref moment il laisse tomber. Martine propose à son mari de ramener le commissaire chez lui, le trajet en voiture se passe sans gaffe et Wallance est soulagé de se retrouver bientôt seul dans son lit à une place.

1. Voir dans la même série *L'Apprentissage*.

Ça vous fourmille ou ça vous fornique ?

Ce premier assassinat au Collège évangélique Jésus de Voltaire laisse au commissaire un sentiment mitigé. Ça le chiffonne que ce soit à peine un assassinat, à cause de cette imprécision initiale sur la victime, ça pourrait relever du simple meurtre, voire de l'homicide par imprudence pour avoir laissé traîner du cyanure dans un quelconque gobelet. C'est une nouvelle preuve de sa conscience professionnelle parce que ces défauts n'apparaîtraient au grand jour que si l'affaire était entièrement éclaircie et lui-même arrêté, ce qui n'est nullement son projet. Alors que rien ne l'empêche, s'il trouve un assassin, de démontrer la préméditation, ça ne relève que de sa chance et de son imagination, de sa compétence, quoi. Mais il y a aussi cette victime imprévisible. Certes, quand on assassine (décidément, il en tient pour l'assassinat), il faut s'attendre à se retrouver avec un ou une assassiné sur les bras. Il n'en reste pas moins que Sophie Destivonne, même devenue Sophie La Rangerie et ingambe, n'est pas l'assassinée idéale. Il se sent une responsabilité dans la mort de cette gamine qu'il appréciait à sa manière. Cependant, une fois de plus, il lui faut bien admettre que sa mission relève du travail d'intérêt général plus que particulier et que, arrêter de prétendus innocents et en assassiner d'autres, il ne le fait pas pour lui mais pour la société, de sorte que toute esquisse d'un sentiment de culpabilité le débarrasse illico de tout sentiment de culpabilité, puisque ça prouve comme cette tâche recèle d'inconvénients pour lui et que c'est donc bien le principe de devoir plus que de plaisir qui le guide.

Son remords serait plutôt d'avoir bâclé les choses. Naturellement, il a déjà assassiné par pure exaspération, sans y avoir pensé auparavant, comme la seule

réponse adéquate à une situation déplaisante qui s'éternise, ainsi que tout le monde a rêvé cent fois de le faire et s'y serait risqué si la crainte du gendarme et la soumission à de vieux modèles éthiques n'étaient de puissants freins aux actions de ceux que le commissaire appelle « des poules mouillées »¹. C'est cependant la première fois qu'il assassine dans le vide, abandonnant paresseusement au hasard le choix de la victime. Il n'y avait a priori pas grand danger d'erreur à se mettre au travail sur cet échantillon d'anciens garçons et filles haineux et bêtes, même si la suite a montré le contraire avec la regrettée disparition de la pauvre Sophie, il n'empêche qu'il a d'abord l'impression d'un recul théorique avec cet assassinat désinvolte. Parfois, il se donne un mal fou à la fois pour le crime et pour les indices lui permettant par la suite d'arrêter le coupable de son choix, avec l'assentiment de son supérieur le commissaire divisionnaire Gou comme du juge Aramandes qu'il ne tient pourtant pas plus au courant de l'affaire que le public. Pour le drame à Jésus de Voltaire, non seulement il s'est désintéressé de la victime mais aussi du coupable, ce serait bien le comble, si tout tournait mal, que des puritains viennent lui reprocher une quelconque préméditation. En plus, ce n'est pas gagné, pour le coupable. Tels qu'il connaît tous ces anciens gamins, ils sont le genre à se défendre s'il les attaque de chic, à se rebeller contre lui malgré son titre de commissaire, à avoir des relations.

« Ce n'était pas un but en soi. Il s'agissait juste d'entrer dans la fourmilière », écrit Wallance dans un carnet à propos de la mort de Sophie La Rangerie. Son idée est que cet assassinat est un début et non une conclusion. Non seulement parce qu'il y a encore le ou les coupables à trouver et châtier comme ils le méritent si ce n'est au-delà, mais aussi parce que rien ne lui interdit de remettre la main à la pâte, c'est-à-dire qu'un premier assassinat en appelle un second, si ce n'est un deuxième. Et celui-ci et les éventuels suivants, il les travaillera mieux, et naturellement que l'assassin désigné le moment venu aura du mal à échapper à l'évidence rétroactive que Sophie La Rangerie déjà relevait de sa criminelle activité. En tant que fonctionnaire, ça le gêne de se soumettre à d'éventuelles sympathies ou antipathies pour tuer quelqu'un ou l'arrêter, c'est contraire aux règles qu'il a acceptées à l'embauche, mais tout le monde fait un peu pareil, et personne ne lui serait reconnaissant de laisser un assassin en liberté sous prétexte qu'il l'a immédiatement identifié comme un être odieux et devrait donc s'interdire comme une vertu de lui faire le moindre mal. Ce serait une version dépravée de la démocratie que les anciens Grecs eux-mêmes rejetteraient avec ironie. « Et quel meilleur gage d'impartialité que laisser la part belle au destin ? » note aussi le commissaire, les carnets sont pleins de ces espèces d'aphorismes, maximes contestables censées l'absoudre entièrement aux yeux du grand public mais qui le montrent parfois moins assuré que l'homme de fer qu'il prétend être à d'autres pages, celui qui aurait réglé une fois pour toutes ses problèmes moraux et ceux de tous par la grâce de ses innovations éthiques et déontologiques.

Dans les carnets, Wallance revient à de nombreuses reprises sur l'image de la fourmilière à propos de l'affaire Jésus de Voltaire. Il en semble assez satisfait, paraît la trouver poétique. Il est clair que le commissaire pose plus ou moins à l'écrivain en rédigeant ces notes qui n'auraient pourtant pas eu la moindre chance de trouver un éditeur si l'auteur n'avait été l'assassin qu'on découvre, une personnalité dont censurer l'œuvre reviendrait à affaiblir la justice à laquelle chacun a droit. Tout au long de ses enquêtes, bien avant d'avoir tué qui que ce soit, Wallance a montré son amour de la langue française en étant agacé par tous ceux, témoins, suspects, collègues, qui ne la respectaient pas dans les faits en multipliant les pataquès et autres bourdes de moindre envergure. Le dictionnaire de l'Académie est pour lui un texte encore plus sacré que le code pénal. Et, depuis que le commissaire a choisi une voie expéditive pour faire la police et la justice d'un seul coup, nombreux sont ceux qui auraient mieux fait de tourner de sept à soixante-dix-sept fois leur langue dans la bouche avant de lui adresser la parole, parce que ces gens qui n'accordent pas le participe avec avoir quand le complément d'objet direct est placé avant le verbe ou qui estiment élégant de s'exprimer en verlan, il y en a pas mal à qui, braquant le commissaire par un vocabulaire ou une grammaire au-dessous de tout, ça a valu d'être assassinés ou nommés assassins avec les conséquences carcérales qu'on imagine.

Wallance, donc, évoque plusieurs fois « le meurtre à plusieurs étages » de Sophie La Rangerie, le comparant aux « nombreux étages d'une fourmilière » – « d'une fusée » aurait peut-être été plus approprié mais, une fois ses carnets parvenus en ma possession, je ne me suis pas permis d'en changer un mot, simplement, pour le bien de tous, de les réorganiser, leur lecture intégrale, continue et dans l'ordre (et quel ordre, puisqu'il en écrit plusieurs à la fois ?) ne pouvant être considérée que comme une nouvelle tentative assassine du commissaire tant elle dégagerait un ennui mortel. Wallance écrit parfois calmement, au stylo, d'une belle écriture ample et régulière, et parfois à toute vitesse, au stylo bille ou au crayon noir, avec des mots presque indéchiffrables. Comme il y a de temps en temps des pâtés ou diverses taches sur ce qui est écrit au stylo, une certaine obscurité gêne parfois la compréhension. Le commissaire, qui adore la vieille langue, répugne à employer « fourmillement » qui lui semble trop galvaudé (« c'est un mot pour journaux télévisés et écrivains populaires », écrit-il) et préfère « fornication ». Évoquant l'agitation forcenée que son enquête va susciter chez les anciens de Jésus de Voltaire, il écrit : « Nous voici en route pour une fameuse fornication ! » Mais on ne peut pas être sûr à cent pour cent qu'il y a trois jambages au m plutôt que deux et une vraisemblance est aussi qu'il ait rêvé d'une « fameuse fornication » avec ses anciens camarades de lycée, même s'il prétend que ce n'étaient pas ses camarades. Des problèmes de ce genre se produisent relativement fréquemment (autour d'une fois par double page de carnet) sans pourtant jamais mettre en cause le sens général ni la décence de ces

écrits.

1. Voir *L'Apprentissage*.

W

allance passe une bonne et longue nuit après cette soirée mouvementée et arrive au bureau le mercredi 30 avril 2003 en retard (il se lève à neuf heures et prend quand même le temps de savourer son petit-déjeuner) et d'excellente humeur. Ce qui le réjouit tant est cette perspective qu'il n'avait pas encore imaginée dans le détail de tous ces interrogatoires à effectuer ou dépositions à recueillir auprès des anciens de Jésus de Voltaire. Généralement, quand on rencontre après quelques décennies des compagnons collégiens de jadis, ils vous abreuvent de leur réussite, et comme leur travail est passionnant, et comme leur femme ou leur mari et les enfants sont merveilleux, ou qu'au contraire leur existence est spécialement abominable et leur stoïcisme admirable, sans qu'on puisse rien vérifier. Lui, il va connaître la vérité. Il va fouiller de plein droit dans la vie de tous ces gamins vieillis qui ne pourront pas plus lui cacher leur situation actuelle qu'ils n'avaient pu garder secrètes leur bêtise et leur méchanceté dans leur enfance. La roue tourne. Le commissaire ne dit pas explicitement qu'il va les bizuter les uns après les autres mais il y a quelque chose de ça dans sa joie. Il est enchanté de pouvoir assouvir sur eux une curiosité dont il faudrait être piètre enquêteur pour considérer qu'elle est un défaut chez un policier.

Lavraut est déjà là quand il entre dans son bureau, et pimpant lui aussi. Depuis des semaines, c'est son adjoint qui arrivait tardivement, ayant à s'occuper des enfants puisque Martine avait déserté le domicile conjugal, et, maintenant qu'elle est revenue, il retrouve un lien sain avec son travail, ça redevient un plaisir de l'avoir pour collaborateur. En plus, il n'a plus à se plaindre et geindre, aussi discrètement que ce soit, comme les jours précédents. Loin de là, et Wallance

regrette presque un instant que Lavraut soit plus pudique dans la douleur que dans le plaisir, tout en admettant que ça ne durera pas et qu'il est somme toute de bonne guerre que son subordonné tienne à faire savoir que tout va pour le mieux après qu'il a diffusé que tout allait pour le pire.

– Bonjour, commissaire. Comment allez-vous ? Moi, très bien. Vous savez qu'on a remis ça avec Martine en arrivant à la maison. Hé hé, les filles dormaient, on en a profité. Je ne saurai jamais comment vous remercier de votre aide dans cette histoire, et Martine vous est aussi reconnaissante que moi, vous avez trouvé les mots pour la séduire alors qu'elle n'est pas toujours facile.

L'affaire de la veille a vite circulé et des policiers, les uns après les autres, viennent dire un mot à Wallance, parce que ce n'est pas courant qu'un commissaire soit déjà sur place quand a lieu un meurtre, et qu'en plus tout ça se passe entre anciens collègues de collège. C'est un petit événement et on vient voir l'homme du jour avec un esprit bon enfant, demain c'est le 1^{er} Mai. On est nombreux à l'appeler « commissaire Liberty », même des subordonnés, en signe de familiarité. Et comme Wallance est lui-même dans l'humeur déjà décrite, on improvise un petit verre autour de trois bouteilles de blanc et de saucisson. Le commissaire tempère en expliquant comme Sophie Destivonne était une gamine charmante, mais il ne veut pas non plus gâcher la fête et, le devoir de deuil effectué, boit de bon cœur avec ses subordonnés.

Le commissaire divisionnaire Gou est lui aussi en pleine forme. Il passe dans le bureau pour se faire raconter l'histoire de vive voix quand les autres sont en train de boire et, plutôt que de la jouer rappel au règlement comme c'est sa manière habituelle, se laisse ma foi offrir son verre comme les autres.

– Dites-nous tout, Liberty.

L'emploi du surnom est un signe que tout va bien puisque la façon dont Gou s'adresse à son subordonné est le baromètre de ses rapports avec lui, ce peut être sinon « Wallance » quand c'est travail-travail ou « commissaire » quand il est mécontent.

La présence du divisionnaire empêche quand même la fête de durer. D'ailleurs, dès que Gou est rassasié par le récit, il reprend son rôle de chef responsable, demandant à Wallance de le rejoindre dans dix minutes, « on fera un petit point ». En fait, il a l'esprit d'escalier, et, quand le commissaire entre dans son bureau, le divisionnaire réclame des détails supplémentaires.

– Alors, Liberty, je n'ai pas bien compris. Cette vieille Sophie, vous aviez fricoté avec elle ? Je veux dire, quand elle était vivante et jeune et boîteuse et tout.

– Je ne crois pas, répond Wallance qui ne tient pas à se remémorer toute sa scolarité et événements contemporains.

– Vous ne croyez pas ? Vous êtes impayable, Liberty. On s'en souvient de ces choses-là, c'est oui ou c'est non ?

Wallance ne répond rien. Bref silence qui suffit à détériorer l'état d'esprit

fugitivement ludique du divisionnaire, les supérieurs semblent toujours croire que c'est galvauder son grade et mettre en péril la notion même de hiérarchie que rester d'humeur égale face à un subordonné.

– Bon, Wallance. Souhaitez-vous vous occuper de cette enquête ou, compte tenu des circonstances, préférez-vous en être déchargé ?

– Puisque j'étais sur place et que je connais tous les mis en cause, j'ai leur profil psychologique bien en tête, il me semble plus efficace de persister à travailler dessus. Ma tâche à la Police nationale est plus importante à mes propres yeux que mes petites émotions personnelles.

– Très bien, très bien, dit Gou pour qui c'est aussi simple comme ça. Et pour les autres affaires en cours ? Faribol, Baraoui, rien de neuf ?

Ce sont deux assassinats dans lesquels Wallance n'est pour rien et qui traînent depuis des semaines. Quand il s'est occupé de tout, le commissaire s'occupe aussi de trouver un coupable, mais, quand le crime a lieu en dehors de la juridiction qu'il s'est attribuée, il reste parfois plus circonspect, ne souhaitant pas non plus avoir un taux de résolution des affaires de cent pour cent, ce qui aurait le double inconvénient de susciter la jalousie des collègues et de lui valoir du travail supplémentaire, nul doute qu'on lui fourguerait des affaires de plus en plus difficiles s'il venait à bout de toutes. Faribol, de son vrai nom Jean-Pierre Garhibol, était un clown à l'humour controversé et il est difficile de déterminer si ce sont ses prétentions séductrices et sexuelles ou comiques qui lui ont valu cette triste fin : on lui a tranché le cou à la hache, manière d'agir avec laquelle il tâchait de faire rire dans un de ses sketches en imaginant la tête mécontente commencer à se plaindre tandis qu'elle dévalait un escalier mais qu'il a certainement trouvée moins drôle quand on la lui a appliquée pour de vrai dans sa loge. Wallance n'est pas loin de penser, comme circonstance atténuante à laisser le coupable en liberté, qu'un bon artiste n'est pas censé le prendre aussi mal quand la réalité rejoint ses fictions. L'affaire Baraoui est à la fois plus simple et plus compliquée : Lavraut est convaincu que c'est Van Ettine qui a fait le coup, mais le laboratoire a salopé tous les prélèvements devenus inutilisables et on ne peut rien prouver, quoique Wallance inclinerait plutôt à corroborer la conviction de son adjoint.

– Non, monsieur le divisionnaire, pas grand-chose de neuf. Rien du tout, à vrai dire, ajoute Wallance quand il sent que Gou, vu sa nouvelle humeur moins fameuse, va demander une précision supplémentaire.

– Et dans l'affaire de votre petite camarade, il s'est passé quoi, à votre avis ? Je veux dire, d'un point de vue criminel.

Wallance commence à avoir sa petite idée des événements à venir.

– Je pense que les prochains jours vont être décisifs. Voyez-vous, monsieur le divisionnaire, le grand mystère de ce meurtre est la difficulté pour le criminel à être certain de frapper sa victime, et non pas sa voisine ou son voisin. Y a-t-il eu erreur ou était-ce bien Sophie Destivonne, c'est-à-dire Sophie La Rangerie, qui

était visée ? On ne devrait pas tarder à le savoir. Je ne serais pas surpris que le pont du 1^{er} Mai soit propice pour un assassin.

– Vous croyez ? dit Gou qui a déjà été déstabilisé par tellement de prétendues intuitions de Wallance qu’il prend soin de souvent rester dans le vague pour être plus sûr de n’être contredit ni par les faits ni, surtout, par son subordonné toujours prêt à l’insolence.

– Je peux me tromper mais je ne serais pas surpris, monsieur le divisionnaire, répète Wallance d’un ton entendu qui serait une idiotie si son supérieur était un soupçon plus perspicace.

Avoir pénétré dans la fourmilière, comme il se flatte de l’avoir fait, c’est, pour le commissaire, avoir pris la main, se trouver en situation de remuer à nouveau les cartes, soit par un nouvel assassinat, soit par une arrestation, soit par les deux. Il note dans un carnet, évoquant cette affaire aussi bien que celle du docteur Miradant et d’autres, que l’assassinat est une sorte de virus qui se propage de victime en victime, quand on a commencé il faut continuer sous peine de risquer de voir un crime impuni faute de preuves. Ce sera plus facile d’accuser rétroactivement le coupable d’un prochain meurtre pour celui de l’ex-Sophie Destivonne que de le coller directement à quelqu’un qui se défendra sous prétexte de sa tyrannique innocence.

– Ça fait deux bonnes raisons pour vous dépêcher de débrouiller tout ça, dit Gou. D’une part, ça fait partie de notre travail d’empêcher un assassinat qu’on suppose, et, d’autre part, je peux me tromper moi aussi mais je ne serais pas surpris qu’on me parle du Collège évangélique Jésus de Voltaire au ministère et j’aimerais bien avoir quelque chose à leur répondre. Compris, Wallance ?

– Oui, monsieur le divisionnaire, dit le commissaire furieux.

Gou est nul, il ne s’occupe que de bureaucratie si on peut appeler bureaucratie le fait d’avoir un déjeuner et, à l’en croire, une espèce de goûter tous les jours, même si, son cinq à sept quotidien, il a quand même plutôt l’air de le passer avec une très chère camarade que là-haut, au ministère ou à la préfecture. Il y a des années que le divisionnaire n’a pas résolu personnellement la moindre affaire, si ce n’est pour fournir d’efficaces fausses idées à Wallance qui se jette dessus avec un mélange de respect et de mépris. Là, avec cette manie de lui donner des ordres, de lui parler à lui comme lui-même parle à Lavraut, Gou joue avec le feu. Le commissaire regrette que le divisionnaire soit plus âgé que lui car il aurait été enchanté qu’il ait été un des convives de l’Association des anciens élèves du Collège évangélique Jésus de Voltaire, il ne l’aurait pas raté. Mais, de toute façon, monsieur le divisionnaire a fait ses brillantes études au lycée Henri-IV de Paris, information sans cesse rappelée sous de nombreux prétextes à toute la division par l’ancien khâgneux.

Wallance répète dix minutes plus tard, dans son propre bureau, ses prédictions à Lavraut quand son subordonné, mais sur un tout autre ton, l’interroge à son

tour. Juste, il ne sait pas encore, mais alors vraiment pas, qui sera la prochaine victime. C'est le flou dans sa tête.

– Et puis on en a appris de belles sur vous, Martine et moi, commissaire.

– Quoi donc ?

– On a pu voir des photos de classe de quand vous étiez petit. Il est très complaisant, votre ami Rémy Zoc, et puis tellement drôle.

– Drôle ? Et ce n'est pas mon ami.

– Je vous jure qu'il nous a bien fait rire quand il a eu fini d'être ému, et pourtant les circonstances n'y prêtaient pas.

– Je peux me tromper, dit Wallance, mais je ne serais pas surpris si c'était lui qu'on visait.

— La clé du meurtre de Sophie La Rangerie est à rechercher dans le passé, peut-être même quand elle n'était que Sophie Destivonne, dit Wallance à Lavraut ce même mercredi après avoir survolé les dépositions déjà tapées, il y en a qui ont travaillé cette nuit et ce matin.

Cette lapalissade en vogue dans les romans policiers, il est pourtant rare que le motif d'un crime prenne sa naissance dans le futur à moins qu'on interprète ainsi les assassinats pour héritage, lui paraît particulièrement mal appropriée en l'occurrence, puisque la malheureuse Sophie, vu que c'est tombé sur elle, se révèle un point de départ pour au moins un assassinat et une arrestation à venir. Et, si le commissaire n'avait pas fait ses études à Jésus de Voltaire, naturellement qu'il aurait laissé les anciens élèves vivre en paix, de sorte qu'il dit malgré lui la vérité en croyant mentir, le passé est bien assassin dans cette affaire.

— Vous avez sûrement raison, répond platement Lavraut.

— Il faut que j'aille voir le père Bouchabet.

Il attend du prêtre des anecdotes sur l'enfance de Bastien Biralomunise, Rémy Zoc et Claude Potiron qui lui donneront des armes pour le mobile. Il n'a pas non plus renoncé complètement à accuser l'ecclésiastique lui-même, mais sa préférence presque spontanée est pour les trois susdits. Bien sûr, Claude Potiron a un alibi, puisqu'il était en train d'uriner en même temps que le commissaire. Un instant, Wallance songe à nier l'avoir vu aux toilettes, ce ne serait jamais que parole de flic contre parole d'assassin, mais il n'a pas envie d'être publiquement mêlé à l'affaire et renonce. D'autant plus que le fait de ne pas avoir été présent sur place n'est pas un alibi valable, puisque lui-même était précisément aux toilettes et que ça ne l'empêche pas d'être l'auteur. Il voit bien que c'est un argument inutilisable officiellement, mais sa manière de raisonner est assez instable. De même qu'il a ses idées personnelles sur le passé et l'avenir et le bien et le mal, il

aborde la logique avec son même esprit somme toute original où se mêlent curieusement le vrai et le faux, l'avouable et l'inavouable.

– Vous voulez que je vous accompagne, commissaire ?

– Non. Regarde les dépositions, s'il te plaît, il doit y avoir des choses intéressantes, dit Wallance qui estime en avoir déjà trouvé pas mal qu'il garde par-devers soi en attendant de voir comment ça tourne.

Le père Bouchabet vit dans le Collège évangélique, on a laissé au vieil homme qui n'enseigne plus mais a toujours un rôle religieux une petite chambre sobrement décorée. Le commissaire a prévenu de sa visite et un jeune prêtre qu'il ne connaît pas l'a conduit jusqu'au vieillard. C'est mercredi 30 avril après-midi, il n'y a pas foule d'enfants puisque mercredi après-midi et veille de 1^{er} Mai.

Wallance ne s'est pas rendu compte hier soir à quel point le père Bouchabet est sourd, c'est infernal, on dirait le professeur Tournesol en moins inventif. C'est comme si ça ne suffisait pas au prêtre de l'avoir martyrisé toute son enfance, qu'il lui fallait aussi le déranger dans sa maturité. Et c'est ce même homme qui l'accusait d'être rancunier et qui est encore odieux quarante ans plus tard. Le commissaire regrette de ne pas avoir emporté un flacon de nitrate d'amyle, dit poppers, comme on en saisit parfois lors des crimes homosexuels, un accélérateur cardiaque qu'il aurait bien fait respirer à grandes bouffées au père Bouchabet pour lui accélérer son destin. Mais il a besoin du prêtre comme témoin, comme mine de renseignements sur les années d'école. Wallance se réjouit aussi à l'idée d'aller consulter les vieux comptes rendus de conseils de classe pour savoir quel professeur s'est conduit comment et agir lui-même en conséquence si besoin est.

Pour commencer, le père ne reconnaît pas le commissaire.

– Je suis Wallance, hurle-t-il pourtant. Wal-lan-ce, w, a, l, l, a, n, c, e.

Rien.

– Popaul, hurle à contrecœur le commissaire, je suis Popaul. Po-paul.

Le vacarme, dans ce collège que le manque d'enfants rend silencieux, attire le jeune prêtre qui l'a emmené dans la pièce et qui y revient en lui disant :

– Ce n'est pas la peine de crier, monsieur Popaul. Il faut juste lui parler comme ça.

Et le prêtre de s'asseoir à la perpendiculaire du vieillard déjà assis et de parler doucement et distinctement dans son oreille gauche, disant, croyant bien faire :

– C'est Popaul, mon père.

– Popaul ? Dans mes bras, Popaul, dit le vieil hypocrite ou amnésique en les ouvrant.

Devant l'autre prêtre, le commissaire se croit obligé de ne pas donner une claque au père Bouchabet en lui crachant au visage mais doit au contraire profiter des bras ouverts.

– Je te bénis, Popaul, dit le vieillard comme s'il était le pape, cette prétention du dernier des ecclésiastiques à croire qu'il est ou sera le premier.

Ça ne tourne pas comme en rêvait Wallance.

– Je vous laisse, dit le jeune prêtre qui s'en va en feignant la discrétion alors qu'il n'a rien eu de plus pressé que de retourner déjà une fois.

– Ça fait plaisir de te revoir, Popaul, après tant d'années. Comment on t'appelle, maintenant ?

De toute évidence, le vieux gâteaux a oublié qu'il l'a déjà revu hier soir.

– Je suis le commissaire Wallance. Je suis là à cause de la mort de Sophie Destivonne.

– Elle est morte, la bonne Sophie ? C'était peut-être la meilleure d'entre nous. Morte ? Dieu est bienheureux de l'avoir près de lui.

Wallance retire sa veste. Il sue de rage, ayant un mal fou à orienter la conversation comme il veut, imbécile de père Bouchabet. Il a misé sur ce vieux crétin, ça peut être un témoin clé dans son projet assassin et justicier. À la longue, il parvient quand même à traîner le prêtre sur son terrain, à savoir les trois anciens gamins qui ne perdent rien pour attendre.

– Bastien Biralomunise ? Je me souviens très bien. B.B., comme on disait, même s'il n'avait pas les mêmes seins que Brigitte Bardot, ni les mêmes fesses, si je peux me permettre, hé hé, à mon âge Dieu me le pardonnera. Un élève comme ça, on s'en souhaiterait des tonnes, premier en tout ou presque et toujours aimable, il me portait mon cartable, quelquefois. Un jour, il m'a prêté son parapluie parce qu'il pleuvait et que j'avais cassé le mien. Je ne l'avais pas acheté cher, on me l'avait offert, mais, cassé, ça revient cher quand même.

Wallance est habitué à ces témoins qui ne pensent qu'à eux, ces égoïstes qui, sous prétexte qu'ils ont enfin un interlocuteur, leur déversent dessus tout ce qu'ils peuvent, trop assurés qu'ils n'intéresseront personne par leur personnalité propre une fois qu'ils auront dit les seules deux ou trois phrases qu'on veut entendre. C'est un des cauchemars de la vie de policier, tout ce temps perdu, même si le commissaire, outre qu'il n'écoute pas, sait parfois faire preuve d'une grossièreté et une insolence de bon aloi qui contraignent les témoins à s'exécuter, mais, avec un sourd, c'est d'autant plus difficile que Wallance, énervé, éprouve le besoin de se lever, de marcher de long en large, et qu'il abandonne ainsi la position où le père Bouchabet l'entend, les quelques pas qu'il fait pour se calmer ne servent donc qu'à l'énervier encore plus.

– Rémy Zoc, dit distinctement le commissaire.

– La vie en zig-Zoc, comme on disait en conseil de classe. Toujours gai, toujours drôle. C'est lui qui avait jeté une boule puante dans le confessionnal mais on l'a su tout de suite et on l'a convaincu de se confesser sur place, malgré l'odeur. Un blagueur qui ne se conduisait pas forcément toujours comme un bon catholique, mais ce sont les meilleurs.

Wallance exaspéré se promet de ne plus jamais mettre les pieds à la messe. On n'assassine pas des gens pour entendre de telles billevesées. Et dire que le père

Bouchabet se prenait pour un pédagogue, qu'on lui confiait des enfants.

– Claude Potiron, dit le commissaire à tout hasard, il s'est fait une raison en considérant qu'il pourra toujours inventer n'importe quoi et prétendre que c'est le prêtre qui le lui a dit, l'important est d'être resté seul avec lui suffisamment longtemps pour qu'il y ait une vraisemblance.

– La Soupe, crie le père Bouchabet en riant comme un idiot. La Soupe, les enfants l'appelaient la Soupe, à cause de la soupe aux potirons, tu comprends, mon Dieu que c'est drôle. La Soupe. La Soupe.

Wallance redoute un instant que le jeune prêtre revienne avec une assiette pleine comme si le vieillard hurlant réclamait son dîner, mais pas du tout.

– La Soupe, hoquette encore de rire le père Bouchabet. Mon Dieu, pardonnez-moi, mais comme c'est drôle, la Soupe au Potiron, la Soupe au Claude Potiron. Tape-moi dans le dos, Popaul, je ne peux plus respirer. La Soupe. La Soupe. Moins fort, s'il te plaît.

Complaisant, le commissaire lui donne des coups dans le dos de plus en plus violents, jusqu'à ce qu'un énorme fesse tomber le vieux gâteaux de sa chaise, il est toujours à rire malgré lui mais, étalé par terre de tout son long, répète « la Soupe » de plus en plus bas, perdant son souffle.

Wallance n'avait jamais rêvé à ça mais il ne va pas cracher dessus. Il n'a même pas eu besoin de nitrate d'amyle. Il traîne encore un peu à taper sur le corps de plus en plus faible maintenant recroquevillé par terre puis, quand les derniers soubresauts rieurs semblent achevés, quand il lui semble qu'il est irrécupérable, il sort et crie dehors « S'il vous plaît, s'il vous plaît », réclamant du secours. Le jeune prêtre arrive et le commissaire lui fait part du problème respiratoire qui vient de saisir le père Bouchabet.

– Son emphysème. Dieu a eu besoin de lui, dit le prêtre après examen de ce qui se révèle un cadavre. Pauvre homme, il n'y a pas à le plaindre, ce sont nous les malheureux. Il était un saint pour nous. A-t-il au moins pu vous faire des révélations ?

– Oui, dit Wallance, ravi de l'aubaine.

d'un cas de conscience abstrait

Alors, par ordre alphabétique, Bastien Biralomunise, Claude Potiron et Rémy Zoc : qui le nouvel assassiné, qui le tueur en série et qui l'épargné au moins temporaire ? Un vrai cas de conscience. Pris par l'ambiance ludique de la journée, comme contaminé par l'enfance que la soirée d'hier a ressuscitée, Wallance veut d'abord mettre les trois noms dans un chapeau, les trois rôles dans un autre, puis tirer les petits papiers et offrir à chacun son destin. Mais il respecte trop sa mission pour s'arrêter longtemps sur cette solution. Il n'est pas non plus tout-puissant et risque, à continuer à tuer au hasard, sans précaution, de se retrouver avec un assassin rétif pourvu d'un alibi inexpugnable. D'autant que le commissaire, être orgueilleux s'il en est, à sa manière, n'est pas trop fier de ces dernières vingt-quatre heures. Un au hasard, un par non-assistance à personne en danger, ça se dégrade, ses assassinats. Il ne sait pas encore ce qu'il prétendra que le père Bouchabet lui a dit, mais quelque chose qui en jette.

Wallance téléphone à ses trois anciens tortionnaires pour prendre rendez-vous et, feignant la délicatesse, propose chez eux. Le 30 avril au soir ou le 1^{er} mai dans la journée, évidemment ça les dérange tous, ce qui est l'idéal pour le commissaire qui n'a pas à se démener pour les voir seuls. S'il les avait convoqués à son bureau,

ils seraient bien venus sans femme ni enfant mais il n'aurait rien su de leur appartement, comment y assassiner commodément, de sorte que ça n'aurait pas servi à grand-chose. À aller chez eux, il y a le risque de rencontrer du monde, mais moins le 1^{er} Mai et il n'est pas obligé de tuer dans la seconde. Il peut revenir, il connaîtra le chemin. Claude Potiron est divorcé depuis tout récemment et ça s'est très bien passé, « on est restés amis », n'empêche qu'il est seul tout le week-end qu'il pensait passer à relire Bernanos, « mais si c'est important, dis-moi ton heure ». Bastien Biralomunise a tout l'air d'avoir une amante car sa femme et les enfants font le pont chez sa belle-mère tandis qu'il reste à Paris où il n'a naturellement pas de rendez-vous, « sauf cas urgents » (Wallance lui demande s'il est affilié à SOS Psychanalystes), et demeure cependant réticent à recevoir le commissaire qui s'impose. Quant à Rémy Zoc, il a l'intention de passer ces quatre jours avec la jeunette, « Juliette que tu as vue lors du drame, elle donne tout ce qu'elle promet », laquelle semble bien être sa femme en bonnes et dues formes, « et même s'il fait beau dehors, il fera moins beau qu'à la maison si tu vois ce que je veux dire, hé hé, Popaul ». Les conditions ne tournent pas en sa faveur mais le commissaire aurait scrupule à renoncer à choisir Rémy Zoc pour victime, comme quoi il a bien fait de ne pas tirer au sort puisqu'il sait parfaitement ce qu'il veut. C'est juste pour le coupable qu'il avisera. « Les non-policiers, souvent, ne se rendent pas compte comme un alibi est perturbant sur toute la ligne : non seulement on ne peut pas accuser son détenteur de meurtre, mais on ne peut pas non plus l'assassiner aisément, à moins d'abattre aussi son alibi », note Wallance le 30 avril au soir dans un carnet, la proposition concessive finale laissant largement entendre à un lecteur consciencieux ce que sera sa stratégie du lendemain.

Le commissaire commence sa tournée par Claude Potiron. Mercredi à dix-huit heures, il est dans son deux-pièces banal d'un coin moche du XVIII^e, la Soupe a l'air d'avoir une vie peu ou prou misérable, on ne peut pas s'empêcher que ça fasse plaisir. Wallance a aussi besoin d'être sur place pour mieux s'imprégner de l'assassinat à venir, pour recueillir dans l'appartement une ou deux pièces à conviction qui orienteront l'enquête quand il les aura installées là où elles feront l'affaire. Claude Potiron lui offre un whisky médiocre servi avaricieusement dans un verre sali de calcaire.

– C'est triste, hein, pour Sophie. Je l'aimais bien, cette fille, dit la Soupe.

Wallance n'est pas venu pour pleurnicher, il a rendez-vous à dix-neuf heures trente chez Bastien Biralomunise dans le VII^e, emploi du temps serré.

– Et comment tu t'y prends pour savoir qui a fait ça, dans un cas pareil ? dit encore Claude Potiron.

– Tu verras bien. Tu as pensé quoi de Rémy Zoc et sa femme ? Tu les vois régulièrement ?

– Pas du tout, ça faisait bien dix ans. On n'organise pas ces dîners tous les ans

et je n'y vais pas à chaque fois. Elle a bien vingt ans de moins que lui, il n'a pas honte.

Le commissaire est sur la même longueur d'onde mais il est à la recherche d'indices, de mobile, pas de soutien moral.

– Toi, ta femme, elle avait ton âge ?

– Oui, mais ce n'est plus ma femme. Elle est partie, Francine, et la maison est devenue bien triste. Quand je reviens du travail, j'ai un boulot à la mairie du XVIII^e, et que je réalise que ma journée est terminée, qu'il ne m'arrivera plus rien, je ne te cache pas que j'ai un coup de bourdon. D'autant qu'on a été très proches ces dernières années. À la suite d'un accident de voiture, on a dû l'amputer du bras droit, il a fallu qu'elle apprenne à se servir du gauche, sans compter le traumatisme, manchote à quarante-sept ans, je crois que je l'ai bien aidée et ça m'a bien aidé moi-même. Et maintenant pschittt, avec un journaliste de cinquante-six ans, à deux pas de la retraite. Moi qui rêvais d'être Napoléon ou Charlemagne, tu te rappelles, un empereur de ce genre, je peux te dire que j'ai déchanté. Heureusement que j'ai Bernanos à relire tout ce week-end, sinon je ne peux pas jurer que je n'aurais pas déprimé.

Un instant, Wallance trouve que l'ex-madame la Soupe y va en effet un peu fort et qu'il serait conforme à la morale publique d'impliquer dans l'affaire une épouse si ingrate, mais il n'est pas non plus sur terre pour régler les litiges personnels des autres et tire différentes conclusions de ces déclarations. Un, que Claude Potiron semble avoir un goût pour les infirmes, sa femme manchote, Sophie Destivonne boiteuse, et que, par une perversion inédite, il aurait pu ne pas pardonner à la nouvelle Sophie La Rangerie l'opération qui l'a rendue ingambe, d'où l'assassinat. Deux, que la Soupe peut très bien avoir tué Rémy Zoc et sa jeune femme pour éviter que perdure le scandale public d'un couple si mal apparié sous le registre de l'âge ainsi qu'il vient de le dire. Rapidement, le commissaire voit les illogismes de ces accusations, considérer la famille Zoc comme déjà assassinée et revenir accuser Claude Potiron pour Sophie Destivonne où ce serait difficile d'expliquer comment il a fait. L'attribution rétroactive des assassinats est à double tranchant en risquant d'innocenter celui qui aurait un alibi pour un crime précédent. Wallance s'en fiche car il a une extraordinaire capacité à s'extriquer de l'inextricable et c'est en laissant librement défiler toutes ses idées dans la tête qu'il finit par s'arrêter sur la bonne. Il ne sait pas encore ce qu'il fera mais il sait que ce qu'il fera sera bien fait, suffisamment en tout cas pour coûter la vie aux victimes et la liberté à l'assassin choisi.

Il ne traîne pas pour finir son tout petit whisky, il estime en avoir assez, question mobile, et n'écoute plus, il faut juste voler deux-trois babioles avant de partir mais tout est miteux dans l'appartement et il ne sait pas encore quoi. Il marche de long en large en regardant partout mais chaque objet est tellement banal qu'il n'a rien envie d'emporter, c'est comme s'il trouvait indigne de lui de

chaparder un truc immonde quand bien même ce serait juste pour le déposer à côté d'un cadavre afin de pouvoir mieux incriminer son possesseur officiel. Il demande à revisiter l'appartement, c'est-à-dire aussi la chambre à coucher, puis va uriner, c'est encore le mieux pour être seul dans la salle de bains où ce serait bien rare que Claude Potiron n'ait rien de personnel, « une mine d'ADN », note-t-il dans un carnet. Il quitte le XVIII^e satisfait, il n'est resté que quarante minutes efficacement employées, et court chez B.B.

C'est autre chose, chez Bastien Biralomunise. Immeuble splendide, appartement spacieux luxueusement décoré, l'entrée est plus grande que la chambre à coucher de la Soupe. Ça lui a réussi, d'être fayot. Mais c'est une mentalité que le commissaire ne regrette pas de ne pas posséder, il préfère avoir son petit appartement et sa dignité.

B.B. se vante, l'air que c'est tout à fait normal mais enchanté d'éblouir Wallance. Il est seul, sa femme déjà partie en week-end avec les enfants qui sont presque des hommes, vingt et dix-sept ans, Stéphane qui prépare l'ENA et Charles en terminale à Henri-IV (« comme Gou », commentera le commissaire dans un carnet pour tâcher de remettre les choses en place). Le salon est immense, avec des objets prétendus d'art partout quoique l'ensemble reste sobre, ici il y a de quoi voler même si le commissaire ne se voit pas déposer la photo d'Henri Cartier-Bresson actuellement placée sur le piano à queue dans un étalage culturel d'un goût quand même douteux à côté des cadavres des Zoc, pourquoi l'assassin l'aurait-il emportée avec lui et comment l'aurait-il oubliée ? L'abondance est presque aussi difficile à gérer que la pénurie, et pourtant Wallance a vraiment envie de trouver quelque chose parce que Bastien Biralomunise n'a pas changé, il n'en a pas profité, que quarante ans soient passés. Au pire, estime le commissaire, il sera toujours possible de repasser par la salle de bains, ce qui a convenu chez l'un conviendra chez l'autre.

– Pas mal, l'appart, dit Wallance par faiblesse.

– Ça valait le coup de travailler pour être premier, pas vrai Popaul ?

Le commissaire trouve que le fayot ferait une victime idéale, ça le changerait, ça lui ferait voir du paysage psychologique.

– Je déplore de ne pas pouvoir te retenir à dîner mais j’ai du travail, s’excuse aussi B.B. sans le moindre signe apparent de regret.

Wallance essaie de voler un fume-cigarette en il ne sait quel métal précieux mais Biralomunise le voit, les riches surveillent leurs possessions comme personne.

– Si tu as besoin de quelque chose, tu demandes. Mais tu ne fauches pas, Popaul. Tu n’as pas retenu du collègue qu’on dit s’il vous plaît ?

– Tu me parles sur un autre ton, répond Wallance ulcéré mais qui ne peut pas abattre l’autre sur place, il a bien son pistolet mais pas de silencieux, c’est trop aléatoire.

Autant il est décidé quand il s’agit de commettre un assassinat, autant il est irrésolu lorsqu’il faut choisir victime et coupable. Il lui semble qu’ils sont nombreux qui mériteraient de tenir l’un ou l’autre rôle pour la victoire de la justice et de la sécurité.

– Ici, continue-t-il, je ne suis pas Popaul. Mon nom est inspecteur Wallance, je veux dire commissaire Wallance.

Que lui-même fasse cette erreur qu’il ne supporte pas chez les autres, et devant un psychanalyste, quelque chose ne tourne pas rond. Ses nerfs, avec le fayot qui ne fait rien que les lui aiguïser.

– Inspecteur ou commissaire ? Comme c’est intéressant.

– Mais pas du tout, dit Wallance. Pourquoi tu as tué Sophie La Destivonne, je veux dire Sophie La Rangerie née Destivonne ?

– Non mais tu déconnes ?

– Et tu me vouvoies, je te prie. On vouvoie l’inspecteur Wallance. Le commissaire, merde.

– Je te vouvoies si tu reprends ton calme, d’accord ?

Wallance acquiesce du regard, il ne veut pas encore parler pour se tromper. Dans sa tête, c’était organisé « les Zoc sont assassinés et Claude Potiron est l’assassin ». Il hésite à changer d’avis au moins sur l’assassin, mais ça l’ennuie que la Soupe sorte de tout ça innocenté et que lui se soit trimballé au fin fond du XVIII^e pour rien. Pour Bastien Biralomunise, il peut bien lui trouver un autre assassinat plus tard, victime ou coupable. Il a juste un scrupule moral, il a peur que B.B. croie qu’il n’ose pas le tuer ou l’arrêter, s’il ne le fait pas, comme s’il manquait de courage ou le respectait à cause de sa richesse et son succès, pas du tout. Ce qu’il respecte, c’est le plan plus ou moins préétabli.

– Où sont les toilettes, s’il te plaît ? dit le commissaire comme il n’a pas trouvé mieux.

Il n’a aucune envie d’uriner mais l’autre n’est pas censé le savoir, il n’est pas dans sa vessie.

– La quatrième porte à droite dans ce couloir-ci, dit B.B. en lui montrant le couloir gauche de son palais.

Fiasco. Il aurait dû s'en douter, ce sont de simples toilettes avec un lavabo et une serviette, séparées de la salle de bains et donc dépourvues de tout objet personnel. Il ne va pas voler du papier hygiénique pour déposer auprès des cadavres et prétendre remonter de là jusqu'à l'assassin Bastien Biralomunise. Il revient les mains propres mais le cœur désolé, acceptant sa défaite et espérant qu'il fera mieux la prochaine fois. Il ne lâchera pas le fayot.

On sonne à ce moment-là, le commissaire voyait bien que l'autre s'impatientait mais il croyait que c'était juste sa conversation. Une fille canon, blonde, dix-neuf-vingt ans. Elle embrasse son hôte gêné puis commence à enlacer Wallance en disant, les yeux fixés sur B.B. :

- Tu ne m'avais pas dit qu'on serait trois, Bibi.
- Ah, vous aussi, vous avez du travail ? dit poliment le commissaire à la beauté, histoire de bien faire savoir au fayot qu'il le tient pour un simple micheton.
- Il y a un malentendu, dit Bastien Biralomunise.
- J'aime autant ça, il n'est pas trop mon type, ton copain.
- Pièce d'identité, s'il vous plaît, dit Wallance.
- Qu'est-ce qui se passe, Bibi ?
- Il se passe que je suis l'inspecteur Wallance, pièce d'identité, je vous prie, dit-il en montrant sa carte officielle.
- Tu veux dire le commissaire Wallance, dit Bastien Biralomunise.
- Bien sûr, le commissaire Wallance. C'est ce que j'ai dit.
- Pas du tout, vous avez dit l'inspecteur Wallance, dit la fille.
- Je n'ai jamais dit inspecteur, pouffiasse, dit Wallance et il la gifle, après quoi il se retrouve démuné parce qu'il est trop tôt pour embarquer tout ce joli monde comme coupables d'assassinats qu'il ne doit commettre que demain.
- Tu es complètement fou, dit Bastien Biralomunise en consolant la fille d'une main et éloignant le commissaire de l'autre. Et misogyne.
- Tu as un vocabulaire d'une brutalité sans nuance, étonnant pour un psychanalyste. Je ne serai jamais ton client, dit Wallance pour tâcher de rééquilibrer les débats.

Puis, l'assassinat étant impossible dans l'immédiat (ça crierait dans tous les sens, ça ferait un vacarme insupportable dans cet environnement hystérique), il sort, une expression de dignité espère-t-il collée sur son visage, sans avoir cependant rien pu voler. Tant pis. Ce sera bien Claude Potiron l'assassin si tant est que le commissaire n'ait pas chopé la poisse et réussisse son double assassinat de demain.

er

W

allance est au bureau le jeudi 1^{er} mai pour peaufiner tranquillement son boulot de l'après-midi tout en consultant le dossier de l'affaire Sophie La Rangerie avec toutes les dépositions et tutti quanti quand le téléphone sonne sur sa ligne directe. C'est Gou. En fait, il n'a rien à dire, il n'appelle que pour montrer que lui aussi travaille, avec cette insolence ontologique de la hiérarchie qui estime que s'intéresser, c'est déjà très bien, ça mérite salaire. Le seul résultat est de déranger Wallance qui a toujours dans l'idée d'en finir une fois pour toutes avec le divisionnaire. Deux réflexions le retiennent pourtant : qu'il sera toujours temps de s'y mettre demain, Gou ne va pas s'envoler, et qu'on nommera un autre divisionnaire si celui-ci disparaît, et comme le commissaire, modeste, n'a aucune aspiration à un grade plus élevé, il y aura toujours quelqu'un au-dessus de lui qu'il lui faudra peut-être de nouveau dégommer par un assassinat et ça n'en finira pas. Il sourit en pensant à *Tintin au Congo*, quand le sympathique reporter abat par dizaines des gazelles qu'il croit être une seule résistant à ses balles avant de se rendre compte de l'ampleur du carnage qui mécontente Milou, mais Wallance ne veut pas d'un cimetière de divisionnaires, outre que ça risquerait, à la longue, de sembler suspect. Il n'est pas distrait plus d'une ou deux minutes par cette perspective d'une autre victime et revient à Rémy et Juliette Zoc, c'est plus prudent de faire comme il a déjà pensé plutôt que de se laisser entraîner par un mouvement d'humeur et sombrer dans l'improvisation, l'approximation.

Il a rendez-vous à quinze heures (« entre quinze heures trente et seize heures », a-t-il dit à Lavraut), moment où les Zoc devraient décemment être debout et avoir fini de déjeuner sans avoir commencé à faire autre chose. Ils habitent boulevard du Montparnasse, presque à l'Observatoire, il avait d'abord trouvé ça

commode parce que c'est assez près de chez lui mais, comme il vient du bureau, ça fait quand même loin. Ce n'est pas le genre de détails à freiner un homme aussi investi de sa mission que le commissaire. Les Zoc sont au troisième étage d'un immeuble genre haussmannien. Il y a un ascenseur mais Wallance monte à pied car c'est toujours préférable de humer l'atmosphère, il est clair que presque tout le monde profite du pont tant l'escalier est silencieux et désert, parfait. Il est à l'heure, il sonne et on ne répond pas. Il attend un temps convenable et resonance, inquiet. Dans sa paranoïa, il craint soudain que le couple ait déjà été assassiné et qu'il se retrouve comme un imbécile, compromis dans une affaire où il n'est pour rien et Claude Potiron impossible à caser dans l'histoire. Mais c'est pure psychologie, ce qu'on redoute acquiert de la vraisemblance par cela même qu'on le craint, et il entend la voix de Rémy Zoc : « J'arrive », à peine deux secondes après son second coup de sonnette. Un soupir de soulagement.

Le commissaire n'aime pas Rémy Zoc, il n'a aucun respect pour lui, « ni pour sa prétendue intelligence ni pour son prétendu humour », comme il écrit dans un carnet, il croit être préparé à toutes les bêtises et toutes les grossièretés, et il est surpris quand même. Le comique lui ouvre les cheveux en désordre, pas rasé, en pantoufles et robe de chambre qu'il achève de fermer devant lui, prouvant ainsi comme cet esprit faible est influencé par les conventions du cinéma et de la télévision où les êtres en robe de chambre, systématiquement, n'en bouclent la ceinture que quand ils sont en présence de l'importun qui les a contraints à l'enfiler, comme s'ils n'avaient pas eu les cinq dixièmes de seconde nécessaires à l'opération de libres pendant le trajet entre leur lit et la porte d'entrée. Bien évidemment, Zoc est nu en dessous, on voit les poils sur la poitrine que Wallance ne lui connaissait pas puisqu'il ne les avait pas au collège.

– Mon vieux Popaul, tu serais, si j'ose dire, à la fois à l'heure et à l'improviste, dit le blagueur en ajoutant pour sa femme, en criant vers l'intérieur de l'appartement :

– Ne t'inquiète pas, c'est Popaul, il n'y en a pas pour longtemps.

C'est une caractéristique de la vulgarité, notera Wallance, qu'on ne s'y fait jamais. Mais tant mieux, il n'a pas choisi un moyen d'assassinat facile et, plus les victimes seront odieuses, plus il aura du cœur à l'ouvrage.

– Tu m'excuses, dit Rémy Zoc dans le salon en lui servant un bon whisky, Wallance doit le reconnaître, un vrai verre, pas chiche comme chez la Soupe. Juliette est encore couchée parce que, quand il s'agit de devoir conjugal, je suis très consciencieux, je serais du genre à faire des heures supplémentaires, je trouve que ça paie.

Il rit, le commissaire est obligé d'au moins sourire aussi, on n'assassine pas impunément quelqu'un sans quelques sacrifices antérieurs, toute ambition passe par un renoncement.

Juliette Zoc entre à son tour, pieds nus et en peignoir, et vient se blottir contre

Rémy après avoir salué Wallance. Ils se font des mamours obscènes comme des adolescents, comme si le commissaire n'existait pas ou qu'il n'y avait pas à se gêner devant lui, ça ne ressemble pour le moment ni à un assassinat ni à une enquête de police.

– Tu comprends, il n'y a que trois mois qu'on est mariés, on n'a pas encore eu le temps de se lasser, dit l'époux.

– Oh, je ne me lasserai jamais, dit l'épouse et nouveaux mamours, nouvelles obscénités.

– Tu ne te coupes pas souvent les ongles, dit Wallance en lui prenant une main, profitant de la familiarité générale.

– C'est que je n'ai pas une seconde, hé hé, dit Rémy Zoc, toujours aussi bête.

– C'est fou comme on peut être différent. Moi, je ne supporte pas de me présenter dans cet état, j'ai toujours des ciseaux sur moi, dit le commissaire en sortant ceux de Claude Potiron de sa poche.

Il ne lui échappe pas qu'on pourra trouver bizarre que l'assassin ait apporté ses propres ciseaux, et à ongles, pour ses assassinats, mais il a pu être dérangé au moment de sortir de chez lui, un coup de fil intempestif, ensuite il était pressé et voilà le résultat. Si Rémy Zoc avait eu les ongles parfaitement coupés, comme le supposait Wallance qui, par noblesse d'âme, n'aurait jamais prêté à son ancien condisciple la bassesse qui est pourtant la sienne si les faits ne l'y contraignaient, si Rémy Zoc avait été présentable comme on l'est généralement quand on reçoit un commissaire de police, Wallance aurait juste dit : « C'est fou comme on peut être semblable. Moi, j'ai toujours des ciseaux sur moi », et ensuite les mêmes gestes faussement maladroits. Si l'autre avait protesté, le commissaire aurait insisté jusqu'au drame malencontreux.

– Tu es vraiment maniaque, dit le comique.

– Je vais te montrer un truc.

Wallance enfle un gant en plastique – l'imbécile le laisse faire en ricanant –, prend dans la main la main de l'autre et se lève pour mieux la tenir tandis que Juliette s'écarte pour ne pas gêner. Comme il est debout, il peut prétendre trébucher et hop, « merde, excuse-moi », les veines jugulaires. Aussitôt un torrent de sang, le commissaire n'a jamais vu ça, même si Rémy Zoc en réchappe le canapé est foutu. Juliette commence à crier tandis que Wallance continue à couper, ce n'est pas l'idéal, des ciseaux à ongles, pour tuer d'un seul coup, mais la femme a perdu tous ses moyens et analyse mal la situation.

– Aidez-moi au lieu de hurler, dit Wallance en lui faisant soutenir la tête de celui dont elle sera veuve dans quelques secondes.

Elle se rapproche en position, le commissaire lui tranche à son tour les jugulaires de quatre bons coups, puis retranche par sécurité la gorge de Rémy Zoc puis celle de Juliette. Ça n'était pas plus difficile que ça. Souvent, on est angoissé avant et tout se passe très bien. Comme disait Sarah Bernhardt, ce n'est que

quand on n'a pas de talent qu'on n'a pas le trac.

Il y a du sang partout, c'est répugnant. Il faut vraiment que Rémy Zoc n'ait pas été drôle ces quarante dernières années pour que Wallance, si ordonné, en arrive à des assassinats aussi salissants. Le sang continue à couler, il ne sait pas comment arrêter ça, il est commissaire, pas secouriste. Il enlève ses empreintes de son verre, rien d'autre n'est compromettant pourvu qu'il ne mette pas les pieds dans les flaques de sang qui commencent à se former sur la moquette. Il laisse bien sûr les ciseaux sur place et y abandonne aussi une brosse à dents volée chez Claude Potiron dans l'urgence, ne sachant pas alors comment il allait procéder, même si, à peine dehors, il trouve lui-même curieux que l'assassin ait également apporté sa brosse à dents comme s'il venait faire sa toilette chez ses victimes, ce qui est inhabituel, pourquoi pas son savon et son shampoing ?

Wallance sort sans faire de bêtise supplémentaire, ferme doucement la porte derrière lui puis sonne et resonance jusqu'à ce qu'on ne lui réponde pas. Normalement, il n'y a personne pour entendre dans l'immeuble mais on ne sait jamais. Au bout d'un temps décent, il appelle au bureau en disant à Lavraut, également de garde ce 1^{er} Mai :

– Envoie-moi quelqu'un. Je suis devant chez Rémy Zoc et on n'ouvre pas. J'ai bien peur qu'il soit arrivé quelque chose, espérons que ce n'est qu'un mauvais pressentiment.

Il est quinze heure quarante quand il appelle. Vite arrivé sur place, le docteur Murat, le légiste, fixera la mort autour de quinze heures trente, non sans dire à Wallance :

– Décidément, vous avez le chic, avec les cadavres.

Le liquider à la prochaine occasion traverse l'esprit du commissaire.

Toujours l'après-midi du 1 Mai, Wallance est avec Lavraut et les autres policiers dans l'appartement du boulevard du Montparnasse, côté sixième. Le cirque habituel, et que je t'observe ceci, et que je te recueille cela, les intuitions, le scientifique. Le commissaire regrette de ne pas avoir violé Juliette, non pas tant pour le piment que ça aurait ajouté au mystère que par pur égotisme, pour la satisfaction qu'il en aurait tirée. Mais il était pressé et il n'avait pas l'esprit à ça, sur le moment, en mille occasions on a ces regrets idiots fondés sur un malentendu, sur la méconnaissance de l'état réel où on était lors de l'action maintenant qu'elle est achevée. Il prend sur lui. Et Rémy Zoc était tellement imbécile que peut-être que ce qui le ravissait n'aurait eu aucun effet sur Wallance.

– Un homme si drôle, une si belle femme, et ils vous aimaient tant, commissaire. Je ne les connaissais que depuis avant-hier soir et quand même, ça me fait quelque chose. Plus Martine qui avait sympathisé, elle va sûrement être choquée, dit Lavraut. Je l'appelle.

– L'assassin n'y est pas allé avec le dos de la cuillère, dit le docteur Murat. Il est passé et repassé, ils n'avaient aucune chance.

Non seulement il y a du sang partout mais les cadavres n'ont aucune pudeur, robe de chambre et peignoir se sont ouverts, prélèvements du légiste qui remarque tout de suite qu'un acte sexuel venait d'être consommé.

– Y a-t-il eu viol ? dit Wallance inquiet.

Il a toujours ces absences fugitives, ces instants où il joue tellement bien à n'être pour rien dans l'affaire qu'il est lui-même convaincu tout en n'ignorant quand même pas, au fond, à quoi s'en tenir. Sa question le ramène à son regret précédent, il a beau savoir comment l'assassinat s'est passé, il se dit pourtant que

s'il y a eu viol, il est vraiment trop bête de ne pas l'avoir rendu collectif.

– Ça m'a l'air de s'être plutôt produit dans le consentement général, dit le docteur Murat.

– Vous voulez dire les meurtres ou la fornication ? dit Wallance qui ne suit que de loin parce qu'il vient d'entendre Lavraut donner, sur son portable, l'adresse de chez les Zoc à Martine en lui proposant de venir l'y rejoindre, non mais, il ne faudrait pas encore que ça tourne au pique-nique.

– Commissaire, ça vous dérange si Martine passe ? demande pour la forme Lavraut qui vient de raccrocher. Parce que c'était un peu comme de nouveaux amis à elle, et comme les enfants sont chez leurs grands-parents et que ce n'était pas prévu que je travaille aujourd'hui, elle est toute seule à la maison et il y a toujours le risque qu'elle déprime. Je préfère l'avoir près de moi.

– Bon, dit Wallance puisqu'il est trop tard.

– C'est fou, le coup de la brosse à dents, dit Lavraut. Les ciseaux à ongles, je comprends puisque c'est manifestement l'arme du crime, mais qu'est-ce que vient faire une brosse à dents au milieu du salon ? Si ça se trouve, c'est celle de l'assassin. Les ciseaux à ongles, je crois bien aussi que ce sont celui du salaud qui a fait ça, le fils de pute, parce qu'on en a retrouvé dans la salle de bains qui semblent appartenir à Juliette et à Rémy. De toute façon, on aura une certitude avec les analyses. Mais la brosse à dents, ce n'est pas courant.

Chaque mot sur le sujet cingle cruellement le cerveau de Wallance : qu'est-ce qui lui a pris d'ajouter la brosse à dents ?

– Il faudra l'analyser aussi pour voir si elle n'est pas empoisonnée, dit-il sans réfléchir, parce qu'il comprend bien qu'il faut répondre quelque chose et que c'est la première phrase qui lui vient à l'esprit, elle aussi il la regrette aussitôt.

– Vous avez raison, commissaire. Peut-être que l'assassin avait deux fers au feu, qu'il est venu surarmé avec ses ciseaux à ongles dans une main et sa brosse à dents dans l'autre, dit Lavraut sans que le commissaire, dont le sens de l'humour est momentanément en stand-by, parvienne à déterminer si son subordonné plaisante ou pas, ce serait bien la peine d'avoir tué Rémy Zoc si ses blagues sont contagieuses.

Martine Lavraut arrive et ne trouve rien de mieux que d'embrasser le commissaire, sur la joue, certes, mais devant tout le monde et son époux. Cette présence est très irrégulière. Avant-hier, à Jésus de Voltaire, c'était déjà plus que limite mais au moins Lavraut venait de chez lui tandis que, aujourd'hui, il est en service. Si son subordonné dit quoi que ce soit pour le baiser de Martine, Wallance lui flanquera un petit rappel au règlement.

– Mon Dieu, c'est horrible, dit-elle en apercevant enfin les deux cadavres, et elle vomit avant de tomber dans les pommes, compliquant considérablement les analyses à venir maintenant que son vomi s'est mêlé au sang mais ce n'est pas ce qui manque, le sang, il en reste des litres à avoir été épargnés par les excréments de

madame.

– Voilà ce que c'est d'amener sa femme au travail, dit à Lavraut le commissaire qui est surtout mécontent pour le baiser public sans nier en son for intérieur que « la pépée est vraiment sexy », comme il entend un des policiers le dire à un collègue.

Son mari a d'abord le réflexe de vouloir la gifler soi-même mais c'est le docteur Murat, arguant de ses compétences médicales, qui emporte le morceau. Wallance n'est pas entré dans la compétition quoique l'envie ne lui en ait pas manqué, il va falloir que Martine le lâche. Tout le monde peut comprendre qu'on se sent engoncé pour mener une enquête quand votre subordonné traîne après soi sur les lieux des crimes sa femme dont il ignore qu'elle vient d'être votre amante et aspire peut-être à le demeurer.

Quand elle reprend, rapidement, connaissance, Martine se sent naturellement la bouche sale.

– Il y a bien une brosse à dents, dit timidement Lavraut en désignant la pièce à conviction, d'un côté il veut le confort de sa femme, de l'autre il ne veut pas se faire mal voir par son supérieur. Mais le commissaire pense qu'elle pourrait bien être empoisonnée, ajoute-t-il après que Wallance s'est parfaitement fait comprendre d'un regard.

Elle va se laver la bouche à l'eau dans la cuisine, dans la salle de bains il y a encore plusieurs policiers en train de travailler.

– Vous croyez que ça veut dire que tous les anciens du Collège évangélique Jésus de Voltaire sont visés ? dit Lavraut, sincèrement désolé pour son chef qu'il aime et admire.

– Qu'est-ce que tu crois ? dit Wallance. Qu'on a découvert gamins le tombeau de Toutânkhamon II et qu'une malédiction s'abat sur nous ? Peut-être simplement que quelqu'un voulait tuer Rémy et Juliette (son subordonné qui ne les connaissait que depuis l'avant-veille les appelant par leur prénom, il se sent tenu de faire de même) et que l'assassinat de Sophie fut une erreur. Une monstrueuse erreur, ajoute-t-il imprudemment, comme si ceux de Rémy et Juliette relevaient du cours normal du monde, ce qui est en effet son opinion mais ce n'est pas une raison pour la faire savoir.

– Bien sûr, dit Lavraut avec cette évidence rétrospective des faibles à qui on a bien expliqué et en ne remarquant rien de suspect.

– Ce qui voudrait dire que l'assassin fait partie des anciens élèves ou de leur entourage proche, pour avoir été présent avant-hier soir, dit Wallance.

– Bien sûr.

– Et ceux qui ont pu tuer Sophie, ils ne sont plus que sept, neuf moins les deux Zoc, dit Wallance avec trop de désinvolture mais personne n'analyse sa conduite avec autant de lucidité que lui-même, ceux qui ont pu tuer Sophie, que ce soit à l'insu de leur plein gré ou par volonté propre, sont évidemment encore

les suspects pour ce double assassinat. Il faudra vérifier leurs alibis et faire des analyses ADN si les ciseaux ou la brosse à dents ici présents nous offrent des indices. On n'a pas les mains vides, cette fois-ci.

– Bien sûr.

Martine revient en grignotant du saucisson qu'elle a trouvé dans la cuisine, « maintenant, ils ne le mangeront plus et il n'y a rien de pire que vomir le ventre vide », et se jette dans les bras que Wallance ne lui tend pas en disant :

– Il faut que vous les vengiez, commissaire.

Elle le réembrasse sur la joue.

– Tu embêtes le commissaire, ma chérie, dit Lavraut en la tirant en arrière, le mouvement de recul de Wallance ne laisse pas de doute.

– Bien sûr. Pardon, dit-elle en reprenant enfin ses esprits et enfouissant plus banalement son visage contre l'épaule gauche et le cou de son mari, dans cette position elle peut continuer à manger commodément.

Une chose choque particulièrement le commissaire, c'est la confusion entre intérêt général et intérêt particulier. Autant son travail en tant que fonctionnaire est de vouer son existence au premier, autant il méprise ceux qui s'abaissent à ne se consacrer qu'au second. Nombreux sont ses collègues qui moquent ce qu'ils appellent son puritanisme sur ce point. Que ce soit un enfant bête au cours élémentaire, un psychanalyste qui utilise les névroses des autres citoyens pour faire de l'argent ou un commissaire divisionnaire qui se prend pour le roi, Wallance trouve qu'il faut être intraitable avec ceux qui détournent à leur profit ce qui appartient à la République tout entière.

Comme on l'a compris, une certaine radicalisation gagne le commissaire. Maintenant, on pourrait croire que, chaque fois qu'il y a un problème, il le résout par l'assassinat (ou l'arrestation). Des êtres peu évolués en déduiraient qu'il a perdu tout contact avec le caractère sacré de la vie humaine et que la façon dont il choisit ses victimes le montre accessible aux charmes de l'intérêt particulier. Mais il ne fait pas que tuer, ou penser à tuer, il veut aussi arrêter des coupables. Il prévoit pour eux des châtements exemplaires lorsqu'il les aura remis au juge, de sorte que l'opinion publique sera satisfaite, et comment mieux lutter pour l'intérêt général qu'en satisfaisant l'opinion publique ? D'autant que les futurs assassins en font aussi partie, et qu'à voir le sort qui est réservé à leurs collègues, la prison ou la mort, ça pourrait les faire réfléchir. De ce point de vue, Wallance fait bien d'arrêter des coupables en passant leur innocence sous silence, sinon les véritables assassins seraient moins impressionnés, pensant que leurs chances de s'en tirer augmentent si n'importe qui est sous le coup d'une arrestation pour leur meurtre à eux, statistiquement ça leur serait exagérément profitable.

Des esprits mal intentionnés avanceront peut-être qu'en tuant Sophie La Rangerie née Destivonne et Rémy et Juliette Zoc, il ne fait que se soumettre à des pulsions personnelles sans souci du bien de la nation. Mais les deux sont mêlés. C'est tout le système éducatif qui est à revoir. À quoi sert une école qui vous laisse encore des blessures près de quarante ans après qu'on en est sorti ? Les responsables du Collège évangélique Jésus de Voltaire croyaient sans doute faire pour le mieux, braves gens incompetents, le résultat n'en est pas moins que, des décennies après que les gamins l'ont quitté, des assassinats frappent en série les anciens élèves. Ce n'est pas du tout pour ça que l'institution a été conçue. Elle a donc été mal conçue. Les carnets de Wallance abondent en raisonnements de ce genre, comme si le commissaire saisissait fugitivement qu'il y a une faille dans son système, que, d'une façon ou d'une autre, il est attaquant et que, tout en prétendant n'avoir de comptes à rendre à personne, il organisait cependant ainsi sa défense à ses propres yeux. Car c'est la caractéristique des personnalités morales que de souhaiter avant tout une approbation venue de leur cœur ou de leur cerveau à elles plutôt qu'un éventuel agrément de l'extérieur qu'on peut toujours extorquer par tromperie ou malentendu.

Le soir du 1^{er} Mai ouvre une phase d'attente pour Wallance. Aussi sûr soit-il de la provenance des ciseaux (et de la brosse à dents), aussi persuadé soit-il qu'il le mérite, il ne peut pas arrêter Claude Potiron avant d'avoir les résultats des analyses. L'aspect scientifique de la police moderne a ses avantages mais c'est fou aussi ce qu'on perd comme temps avec.

– Je ne serais pas surpris qu'il y ait la main de la Soupe dans cette affaire, dit-il quand même à Lavrout et Gou qui savent qu'il n'a pas des intuitions au hasard.

– La Soupe ? disent-ils l'un et l'autre.

Ça se passe dans le bureau du divisionnaire et Wallance suit plus ses propres pensées que les leurs.

– Oui, Claude Potiron, la Soupe, la Soupe au Potiron. Assez drôle, non ? On avait trouvé ça enfants. Le père Bouchabet m'en a raconté de belles à ce sujet avant qu'on le fasse taire.

– Qu'on le fasse taire ? dit Gou. Vous m'avez dit vous-même que c'était son emphysème, Liberty. Murat, le nouveau légiste, a confirmé.

Ainsi qu'il a déjà été dit, s'il y a quatre morts (Sophie née Destivonne, le père Bouchabet et les deux Zoc) depuis que le commissaire a décidé de se rendre au dîner de son association d'anciens élèves, on ne peut pas prétendre qu'il y a quatre assassinats. Le commissaire a cette tendance inconsciente, qu'on retrouve chez divers tueurs en série conventionnels, de tirer chaque cadavre à soi, vers le haut, comme s'il n'y avait aucune maladie au monde, aucun accident, rien que des assassins.

– C'est ce que je voulais dire, dit Wallance, acquiescement vague et général qui

coupe toute discussion. Mais vous imaginez Claude Potiron appelé la Soupe ? ajoute-t-il en riant au souvenir du fou rire du prêtre.

Regards étonnés entre Gou et Lavraut qui restent de marbre.

– Ah, l'humour, dit Wallance. Quel trésor.

– Commissaire, dit sèchement le divisionnaire, les cadavres sans assassin ne me font rire que très modérément.

– Rassurez-vous pour ça, dit Wallance de bonne foi.

Gou lui parle d'autres affaires, Faribol, Baraoui (s'attirant le sempiternel « Je suis sûr, sûr à cent pour cent, que c'est Van Ettine » de Lavraut), Tarismati, le tout récent meurtre d'Hervé Ballerin, mais Wallance est pour l'instant tout concentré sur les Zoc, ou, plutôt, sur Claude Potiron. Quel drôle d'air fera la Soupe quand il apprendra que lui aussi a été victime de dénonciation, comme le commissaire quand il était petit, et de la part de ses propres empreintes pour Claude Potiron, dénonciatrices à qui on peut faire confiance. Quelquefois, Wallance se choisit un coupable de secours pour si un alibi tombe par malheur sur le coupable désigné, que justement il a eu un coup de fil de sa belle-mère ou que l'employé d'EDF est passé à l'improviste, mais pas de risque un 1^{er} Mai. Le soir du meurtre, le commissaire a téléphoné à la Soupe par acquit de conscience, pour demander si la lecture de Bernanos tout l'après-midi lui a été profitable, elle devrait normalement l'amener aux Assises, et l'autre a avoué avoir en définitive dépensé son jour férié à dormir, ce qui rassure et n'étonne pas Wallance, c'est difficile de considérer comme un intellectuel un petit garçon qui confond Charlemagne et Napoléon et se laisse quand même copier dessus.

– Monsieur le divisionnaire, dit Wallance, je vous jure que le double assassinat du boulevard du Montparnasse ne restera pas impuni, c'est tout réglé dans ma tête. Je vous promets que ce n'est plus ça qui me préoccupe.

– J'en accepte l'augure, dit Gou, les supérieurs se prélassent souvent dans la hiérarchie en multipliant les expressions démodées comme si c'était à leur vocabulaire qu'ils avaient dû leur promotion dans des temps immémoriaux.

Ce qui préoccupe Wallance est Bastien Biralomunise. Il ne faudrait pas qu'il croie s'en tirer sous prétexte qu'il y a une affaire où il n'est ni victime ni coupable. Le commissaire se fait fort de lui en trouver une autre. Les assassinats, ça court les rues.

Il y en aura pour tout le monde

Il faut bien meubler le temps en attendant les résultats des analyses, c'est un sursis pour Claude Potiron. D'un autre côté, ça pourrait ne pas être trop long, après tout il doit y avoir de simples empreintes digitales plein les ciseaux et la brosse à dents, et, convaincu par Wallance, le juge Aramandes réclame des prélèvements sur les sept personnes déjà suspectes pour le meurtre de Sophie La Rangerie née Destivonne qu'on pourra comparer rapidement. Mais ce n'est pas juste une question de temps, de distraction, ça fait quarante ans que B.B. a besoin d'une correction.

Le commissaire est dans cet état d'esprit lorsque, le mardi 6 mai 2003, il reçoit un coup de fil inattendu au bureau. C'est Marie-Christine Papillaud qui lui parle, l'ancienne Marie-Christine de la Borne devenue médecin spécialiste, qui prétendait qu'il lui courait après et qu'il était trop gros alors qu'il s'en fichait, d'elle, et que l'idiote a fini par épouser un vrai obèse.

– Je m'excuse de te déranger, dit-elle d'un ton sec manifestant qu'il n'en est rien, c'est une simple formule pour qu'il soit ensuite interdit de lui reprocher le moindre manque de courtoisie. On me soupçonnerait maintenant d'avoir assassiné Sophie ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Rien n'est plus loin de moi que de vouloir entraver l'action de la justice ou de la police mais permets-moi de te dire fortement que tu te fourvoies. C'est ridicule. Cette pauvre Sophie, si on avait pu la sauver, j'y aurais consacré tout mon temps et toutes mes compétences. Il faudra que tu m'expliques comment on guérit du cyanure, il y a plein de gens pour qui cette information sera précieuse. Pourquoi lui aurais-je voulu le moindre mal ? Au contraire.

Ça continue comme ça un moment. Elle a vraiment l'air scandalisée. Wallance

n'écoute pas mais il perçoit des changements d'intonation. À un moment, Marie-Christine se met presque en rage, comme entraînée par son propre discours et l'inanité des reproches qui lui sont faits par cette suspicion.

– Ne le prends pas contre toi. Mais tous ceux qui entouraient plus ou moins Sophie doivent s'y soumettre, je suis désolé. Je sais bien que ce n'est pas toi.

En formulant cette dernière affirmation, il se demande : « Et pourquoi pas ? » « Il ne faudrait pas non plus que, juchée au sommet de son innocence, elle se mette à distribuer de là-haut bons et mauvais points. Je ne travaille pas sous ses ordres, que je sache », écrira-t-il dans un carnet.

Mais la spécialiste des maladies cardiaques semble chercher une occasion de se calmer car elle paraît se satisfaire un instant de la déclaration pourtant minimale du commissaire. Le moment est venu de passer à la seconde, si ce n'est l'unique, raison de son coup de fil.

– Puisque je te parle, dit-elle soudain doucement, comme si l'ensemble de cette conversation relevait de la coïncidence, tu pourrais peut-être m'aider, je me demande si ça ne te serait pas facile de me rendre un petit service. Figure-toi que Cyrille, Cyrille Papillaud, mon mari, l'être le plus doux et le plus prudent conducteur qui soit, est accusé d'un excès de vitesse dans la traversée de Montazignac où il aurait été chronométré à plus de quatre-vingts à l'heure. Ça m'étonne beaucoup. Il allait voir sa mère qui était mourante et qui, Dieu merci, en a réchappé. Qui sait, d'ailleurs, si ce n'est pas d'avoir vu son fils à son chevet qui l'a rattachée à la vie ? Quoi qu'il en soit, il a eu des mots avec les policiers qui voulaient l'empêcher de revoir sa mère vivante. Il est la courtoisie même, je te laisse à penser sur quel ton ces policiers ont dû lui parler pour qu'il en arrive à être grossier, s'il l'a vraiment été et qu'ils n'ont pas inventé tout ça après coup. Résultat : il y en a pour plusieurs centaines d'euros d'amende. J'ai dit à Cyrille que j'allais t'en parler, ça tombe bien, et que peut-être tu pourrais faire en sorte que ces procès-verbaux se perdent. Après tout, tu es commissaire, ou inspecteur, non ? je ne sais plus. Attends, excuse-moi, j'ai un autre appel.

Ce coup-là, on ne lui a jamais fait. Quelqu'un échappe à une peine infamante de prison à vie pour assassinat et, au lieu de le remercier, lui réclame de faire sauter les contraventions de son gros mari. On a beau connaître l'ingratitude, elle surprend toujours. Beaucoup de gens campent sur leur innocence comme en terrain conquis alors qu'elle n'est souvent qu'un signe d'indifférence. Si Wallance avait décidé de s'occuper d'elle plus tôt, elle pourrait très bien être coupable comme une autre, tout agrégée de médecine spécialiste réputée des maladies cardiaques qu'elle est. Le commissaire, une fois de plus et même si ça ne peut paraître qu'un détail, car ce détail révèle tout un état d'esprit, Wallance est indigné des mœurs actuelles. Marie-Christine de la Borne, a fortiori rebaptisée Papillaud, est une coupable très plausible. Elle n'a pas moins de raisons que Claude Potiron d'avoir tué Sophie née Destivonne et Rémy et Juliette Zoc. Et le

commissaire se connaît, ce n'est pas parce qu'il lui aura consacré quelques minutes et quelques gestes plus ou moins brutaux qu'il en aura moins pour Bastien Biralomunise. Les victimes et les coupables ne lui sont pas comptés, il peut les multiplier à volonté. Il y en aura pour tout le monde, s'il veut, personne ne sera lésé.

En plus, on ne cesse de lui lancer des remarques sur sa prétendue misogynie, c'est une bonne façon de faire taire les mauvaises langues. Il gifle aussi des hommes, même costauds, quand la situation lui assure qu'ils ne répondront pas, et il n'a aucun scrupule à tuer ou faire condamner des femmes, pour lui c'est du pareil au même. Assassiner Marie-Christine ou la coffrer pour assassinat, très volontiers, surtout si c'est pour asséner la preuve qu'il traite semblablement les ressortissants des deux sexes.

– Allô ? Désolée, c'était important. Oui, voilà, tu pourrais faire ça pour moi en souvenir du bon vieux temps ? Sois sûr que Cyrille t'en serait très reconnaissant et moi aussi.

Il lui prépare plutôt autre chose, « en souvenir du bon vieux temps ».

– Ce n'est plus si simple, dit Wallance. Maintenant qu'on considère les chauffards comme des criminels, je ne voudrais pas risquer de passer pour un complice. Les journalistes sont à l'affût de ce genre d'intervention.

– S'il te plaît, essaie au moins.

– Écoute, rencontrons-nous, apporte-moi le dossier et je vais voir ce que je peux faire, dit-il, n'obtenant qu'un rendez-vous à l'hôpital, Georges-Pompidou en plus qui est loin de tout si on ne travaille pas à France-Télévision, comme s'il n'était pas assez présentable pour qu'elle le reçoive à son cabinet ou chez elle.

Ça ne lui sert à rien, un rendez-vous dans un lieu aussi neutre et passant qu'un hôpital, et ce mépris implicite fournit définitivement à Wallance l'idée de mettre sur pied une autre combinaison. Il donne rendez-vous à Marie-Christine Papillaud le 8 mai 2003 à seize heures chez Bastien Biralomunise, « il a insisté, ça lui ferait plaisir de te revoir, j'y serai aussi ». « Je serai à l'heure », dit la spécialiste des maladies cardiaques, et le commissaire prend le pari de lui faire confiance. Il ne juge pas utile de prévenir le psychanalyste de cette nouvelle convive, d'autant plus que, si tout se passe comme prévu, B.B. ne sera jamais au courant de cette visite posthume. Pour sa part, il n'a aucun mal à obtenir le rendez-vous à quinze heures. Depuis la rencontre mouvementée avec la jeune blonde, Wallance ne tient pas un moyen de chantage sur son ancien condisciple du Collège évangélique Jésus de Voltaire, parce que le chantage est une action immorale dans son échelle de valeurs, mais un petit argument quand même pour faire pression, un aiguillon pour le harcèlement. Bastien Biralomunise est seul aussi pour le pont du 8 mai, sa femme n'a pas l'air d'un naturel soupçonneux, le commissaire ne serait pas étonné que l'autre l'ait embobiné de psychanalyse, il paraît que de tels cas sont fréquents. Wallance n'est certes pas devenu policier pour le salaire mais personne ne crache sur des heures supplémentaires les jours fériés. En tout état de cause, il a réclamé un rendez-vous seul à seul et Bastien Biralomunise a parfaitement compris.

– Tu portes des gants ? En cette saison ? dit son hôte forcé quand il ouvre sa porte à Wallance, ce jeudi 8 mai à quinze heures.

– Une crise d'eczéma, imagine-toi, ça me prend de temps en temps.

– Ça ne m'étonne pas, ricane B.B. pourtant tenu à la prudence par ce qu'il

suppose être le véritable motif de la visite, c'est-à-dire le chantage ou un truc de ce genre.

– Tu crois que c'est psychosomatique ? dit le commissaire, déjà dans l'entrée, en n'enlevant pas ses gants et en ricanant lui-même intérieurement de la naïveté du psychanalyste, Bastien Biralomunise a toujours été bête, même quand il était premier en tout, Wallance n'a pas plus d'eczéma que le fayot de jours à vivre.

– On en parlera en consultation, si tu veux bien, si tu renonces à ta décision de ne jamais être mon client. Un camarade de quarante ans, je te ferai un prix, ne t'inquiète pas, Popaul, dit l'imbécile en croyant avoir déjà repris le dessus sous prétexte qu'ils sont maintenant installés dans son salon de riche.

Il y a un bronze massif sur la commode Napoléon III. Le commissaire a pensé un instant, lors de sa précédente visite, en faire l'arme du crime mais, n'ayant pas eu l'occasion de le soulever, il ignore s'il en aura la force, d'autant que Bastien Biralomunise a toujours été plus grand que lui, et il ne veut pas non plus avoir des experts artistiques sur le dos après l'assassinat pour déterminer si l'œuvre d'on ne sait quel siècle a été abîmée par le barbare criminel avec dramatique perte patrimoniale pour l'humanité. Ces chichiteries l'agacent. Lui est un passionné d'art, surtout la musique, la littérature, mais si toutes les sculptures servaient à tuer un homme, personne ne se hasarderait à prétendre qu'elles sont inutiles. En ces temps d'insécurité qu'il combat plus qu'aucun policier, ça pourrait même faire s'envoler le marché de l'art qu'on prétend malade, si chacun avait un bronze à la maison pour se défendre, surtout dans les quartiers dits difficiles où la sculpture n'est pas toujours l'investissement prioritaire. D'autant qu'il n'y a pas besoin de prendre des cours pour savoir manier efficacement un bronze, une simple question de muscles, ce n'est pas comme le karaté, le judo ou le piano.

Les a-t-il humiliés avec son talent de pianiste, Bastien Biralomunise ! Son papa était déjà psychanalyste, ou commissaire-priseur ou trésorier général, des revenus de cet ordre en tout cas, et pas un cours de musique à Jésus de Voltaire où M. Anatolian, le professeur, ne demandait au premier de la classe de faire une démonstration à ses camarades, prétendument pour leur bien mais ils n'auraient jamais demandé d'eux-mêmes, c'était plutôt en tant que fayot qu'ils considéraient B.B. comme un virtuose. Pour donner leurs chances à tous les gamins, on organisait des cours de piano gratuits mais M. Anatolian avait décrété un jour que le commissaire n'était pas doué alors qu'il n'en savait rien vu que Wallance faisait exprès de ne pas se donner de mal pour une matière facultative, il n'était déjà pas ce genre de maniaque prétentieux qui croit que c'est plus satisfaisant de l'entendre taper sur l'ivoire que Glenn Gould.

– Tu as des soucis, commissaire ? dit Bastien Biralomunise en appuyant sur le vrai grade comme s'il n'employait cette dénomination que parce que les négociations n'étaient pas encore engagées et qu'il ne voulait pas les rendre plus difficiles, mais avec une ironie que Wallance est censé ne pas pouvoir faire

remarquer sous peine d'être encore plus atteint par elle.

Le psychanalyste doit croire que le commissaire va lui réclamer de l'argent pour son silence. Ils sont obsédés, dans cette profession. Question ironie, ça fait sourire Wallance, tous ces psys que leurs clients paient pour leur parler et Biralomunise qui devrait payer pour qu'il ne parle pas.

– Qui n'en a pas ? Quel beau Steinway, ajoute-t-il en faisant mine de juste le remarquer, tu sais que j'ai fait beaucoup de progrès.

– Non ? dit Bastien Biralomunise, supérieur.

– Je peux te montrer ? dit Wallance en s'installant.

La supercherie n'a une chance de marcher que s'il ne joue pas longtemps, car le commissaire n'a fait aucun progrès, c'est pur mensonge. Il n'y a que son oreille qui s'est éduquée, il adore Bach, par exemple, mais, encore une fois, il n'a pas la prétention de trouver son jeu plus passionnant que ceux qu'on a gravés sur des CD. Il fait semblant de faire des gammes, des notes au hasard, n'importe quoi mais que l'autre voie bien que le concert n'a pas encore débuté. Il a des gestes des doigts comme on voit faire à tous les pianistes avant de commencer, au cinéma ou à la télévision, des espèces d'étirements des phalanges, un truc délirant mais c'est vrai que ça détend, ça assouplit même si c'est plus de force que de souplesse qu'il aura besoin.

– Mais il est mal accordé, s'interrompt-il prudemment au bout de quelques secondes.

– Tu plaisantes, dit Bastien Biralomunise, quelqu'un est passé s'en occuper il n'y a pas un mois.

– Ça doit être tes enfants qui t'ont fait une blague, ou un de tes clients s'ils ont accès à cette pièce, dit le commissaire qui est plus difficile que ça à déconcerter. Si tu savais toutes les histoires à propos de pianos. Un accordeur a juré à un de mes collègues qu'une fois on l'avait fait venir pour des sons bizarres et que c'était juste le gamin de la maison qui avait enfermé le canari que tout le monde croyait envolé à l'intérieur du piano, alors il chantait, ou plutôt il pleurait, à chaque fois qu'on tapait sur une touche et que ça le blessait. Toi, à l'oreille, j'ai plutôt l'impression qu'on a placé de la mie de pain sur des cordes, d'où le son assourdi. Oui, la mie de pain, c'est une plaisanterie courante, il n'y a pas besoin de faire des pieds et des mains pour s'en procurer.

– Tu crois ?

Le fayot est un peu inquiet, jamais lui-même ne ferait une chose pareille, l'humour musical lui est tout à fait étranger.

– On va voir, dit le commissaire qui soulève d'autorité le couvercle du piano, c'est sûrement plus lourd qu'un bronze, il faut que la future victime l'aide.

Wallance se penche, puis se retire en riant, comme s'il avait vu quelque chose d'extraordinaire, et dit :

– Oui, regarde.

Bastien Biralomunise se penche à son tour pendant que le commissaire soutient le poids excessif du couvercle, et, avant que l'autre ait pu dire « Je ne remarque rien » ou une autre baliverne de ce genre, soudain c'est trop lourd et Wallance lâche en appuyant de toutes ses forces.

– Popaul, a encore la force de supplier le psychanalyste en tâchant de soulever le poids de ses deux mains tandis que son sang coule sur les touches, pour le coup le piano aura besoin d'un bon accordeur.

Le commissaire fait mine de l'aider, comme si un simple accident venait de se produire, puis change de camp et réappuie violemment. B.B. n'a plus la force de se défendre de ses mains, d'autant qu'il est dans une position impossible, penché en avant, le cou gravement blessé et la tête entravée. « Avec le capot d'un piano, c'est autrement plus distingué qu'avec celui d'une voiture dont se servent les voyous », notera dans un carnet le commissaire avec un humour contestable et un vocabulaire qui n'est pas d'un mélomane. Pour l'instant, Wallance a le champ libre pour relever et relaisser tomber autant de fois que nécessaire la masse assassine jusqu'à ce que Bastien Biralomunise soit pour l'éternité hors d'état de plus jamais humilier qui que ce soit de ses prétendus succès.

– Drôle de carrière de concertiste, ne peut s'empêcher de dire tout haut le commissaire, dont indéniablement une certaine aigreur gâche parfois les plus belles réussites, en voyant le cadavre affalé sur le piano, la tête presque détachée du reste du corps par la faible résistance du cou, à la longue, et invisible aux témoins.

Guillotiné ou quasi par un Steinway : à sa façon, B.B. aura eu son heure de gloire musicale. Ainsi déchiqueté, il ressemble définitivement plus à un bébé phoque qu'à Brigitte Bardot.

Il est quinze heures cinquante, c'est parfait. Il faut qu'il y ait un minimum d'adéquation entre l'heure de la mort telle que le docteur Murat ou n'importe quel autre abruti de légiste la déterminera, et l'arrivée de Marie-Christine Papillaud de la Borne sur les lieux du crime. Wallance met ensuite un CD, les *Variations Goldberg* par Gould, justement, il n'y a pas de raison de se priver d'un petit plaisir. Il tourne le volume à fond pour justifier que la porte d'entrée soit restée ouverte, on n'entendrait pas la sonnette avec ce vacarme merveilleux, afin que la fameuse spécialiste du cœur se retrouve dans une situation chère à son cœur à lui. Après quoi, on ne change pas une méthode qui gagne, qui a fait ses preuves il y a pile une semaine chez les Zoc, il sort et monte au quatrième (B.B. habitait le troisième) attendre sereinement l'arrivée de la coupable.

Le commissaire, qui peut être d'une totale bonne foi, reconnaît que Marie-Christine n'a pas menti en prétendant qu'elle serait exacte. À seize heures tapantes, il la voit d'au-dessus essuyer sur le paillason de Bastien Biralomunise ses pieds qui n'ont pourtant dû être en contact avec le trottoir que quand il s'est agi d'entrer et sortir du taxi. Elle remarque la porte ouverte, entend Bach à tue-tête puisque même Wallance en profite de son poste d'observation et pénètre dans l'appartement. Si elle ne l'avait pas fait, il aurait feint d'arriver dans deux minutes et ils seraient entrés ensemble, il aurait aussi été tout à fait dans son droit de noter que la spécialiste des maladies cardiaques était devant la porte ouverte quand il l'avait vue, porte ouverte aux soupçons, aussi affreux soient-ils. Mais ça ne se pose pas ainsi. Il laisse Mme Papillaud anciennement Mlle de la Borne trois minutes seule dans l'appartement dont, miracle qu'il n'avait même pas espéré, elle a en entrant, comme par réflexe de propriétaire avare et paranoïaque, fermé la porte derrière elle, si bien que le commissaire doit sonner pour manifester sa présence. Il le fait avec d'autant plus de joie que, est-ce le tintamarre de Glenn Gould ? l'émotion du carnage ? la chef de service de l'hôpital Georges-Pompidou ne répond pas et il faut resonner et resonner encore. Ce n'est qu'à la quatrième sonnerie, alors qu'il maintient son doigt appuyé, qu'elle vient enfin lui ouvrir la porte, toute tachée de sang.

- Il est arrivé quelque chose d'épouvantable, commence-t-elle.
- J'en ai bien l'impression, dit-il gravement, pour lui faire comprendre immédiatement qu'elle est compromise.
- Bastien est mort, je n'ai rien pu faire.
- Comment ça, Bastien est mort ?

Il l'écarte pour se précipiter dans le salon, il a oublié d'hésiter avant de choisir dans quelle pièce se rendre mais Marie-Christine, que son métier bien exercé aurait pourtant dû familiariser avec le sang-froid, ne s'en rend même pas compte.

– Mon Dieu, dit-il en tâchant de donner une intonation sinistre à sa voix alors que sa joie est à son zénith.

Car la prétentieuse, se croyant merveilleuse médecin, a réussi à tirer le corps du fayot du piano pour le déposer par terre où elle a dû essayer de le réanimer ou il ne sait quoi, question empreintes, ADN, il n'y a pas mieux.

– Après Sophie, Bastien. Décidément, on ne peut pas dire que tes soins guérissent les patients. Qu'est-ce qui t'a pris ?

– Ce n'est pas du tout ce que tu crois, dit-elle en comprenant enfin. Oh, permets-moi de m'asseoir une seconde.

Elle se passe les mains sur le visage et constate qu'elles y laissent des traînées de sang.

– Tu es pire que Lady Macbeth, dit Wallance, pour qu'elle se mette aussi dans la tête que la culture n'est pas qu'une affaire de milieu social et qu'on peut être sinon pauvre, du moins pas riche et méritant.

En se levant pour aller se laver les mains, elle les pose sur le canapé où elle s'était assise, le tachant irrémédiablement.

– Oh, pardon, dit-elle, comme si un canapé de ce prix appartenait au commissaire.

– Ce n'est pas le plus grave que tu as fait, ma pauvre, dit Wallance qui, la situation étant si idéale, trouve du plaisir à feindre de prendre le parti de la malheureuse, genre « Sois bien sûre que je suis prêt à me démenier en ta faveur mais les faits, hélas ».

– Quoi ? dit-elle seulement, la si brillante spécialiste.

– J'ai peur de ne pas pouvoir faire grand-chose pour toi, cette fois-ci, dit-il comme si c'était à la seule générosité du commissaire que Marie-Christine devait d'être sortie indemne du meurtre de Sophie, elle ne peut pas savoir qu'il a déjà un coupable au chaud.

Évidemment, ça risque de sembler curieux qu'après avoir paressé pendant près de quarante ans, les anciens de Jésus de Voltaire se réveillent assassins et victimes à la chaîne, c'est-à-dire qu'il n'y ait pas un tueur en série mais deux coupables différents, la Soupe pour Sophie et les Zoc, Marie-Christine pour B.B. Mais c'est comme ça, on est payé dans la police pour savoir que les choses ne se sont pas toujours passées comme on l'imaginait, et ce dernier assassinat est particulier, une affaire de médecins, la grande cardiologue internationale contre un psychanalyste cupide. L'amour de l'argent et de la gloire ne suscite pas moins de jalousie que l'amour proprement dit.

Wallance, en outre, n'est pas mécontent qu'une professeur de médecine ait son compte. Parce que, à part le père Bouchabet où sa participation a au demeurant

été minimale quand on la compare à ses autres interventions, il avait comme un remords à l'idée que les enseignants s'en tiraient si bien, alors qu'eux aussi ont pesé de toute leur sévérité pour rendre désagréables les années de collège du petit commissaire. Une fois par semaine, Marie-Christine Papillaud donne deux heures de cours en faculté, Wallance ne serait pas étonné qu'il faille bientôt embaucher quelqu'un d'autre pour éduquer nos futurs médecins. Que la responsabilité de l'assassinat tombe sur elle est vraiment bien vue, même s'il n'y avait pas pensé avant, insuffisamment informé (il n'a appris pour les cours du vendredi après-midi qu'en parcourant en diagonale le dossier ce matin), c'est faire d'une pierre deux coups, se venger des élèves et des enseignants en une unique personne. « Un seul être vous manque et tout serait dépeuplé », note dans un carnet Wallance en un pastiche lamartinien d'un humour discutable pour expliciter ce que serait sa situation si, par miracle, Marie-Christine parvenait à justifier de son innocence. Ça n'en prend pas le chemin. Il précise aussi dans les carnets, après l'emploi du terme « venger », qu'en fait il est mal approprié parce qu'il apporte une nuance individuelle. La vengeance est une coïncidence, seules la justice et la sécurité le guident et très souvent aussi il assassine ou arrête des gens auxquels il n'est lié par rien de personnel. En définitive, ça tourne toujours de telle façon que sa mission prend le pas sur ses pulsions, aussi puissantes soient-elles quand il s'agit d'humiliations rabâchées à bon droit depuis des décennies.

Il appelle au commissariat, la nouvelle routine habituelle, heureusement au moins qu'il ne tombe pas sur le même correspondant à chaque fois. Il espère qu'on ne lui renverra pas Murat comme légiste quoiqu'il ait l'air du spécialiste des heures indues et jours fériés. Il tombe sur Gou au téléphone, à savoir que le policier qui prend l'appel le transmet rapidement au divisionnaire. Wallance est stupéfait que Gou soit là un 8 mai.

– Moi aussi, j'ai mes ennuis, dit le divisionnaire, ce que le commissaire interprète comme un coup de moins bien dans sa relation adultère dont tout le bureau fait des gorges chaudes depuis des semaines. Et vous, alors ? Un nouveau crime mystérieux chez vos anciens petits camarades ? Il va falloir commencer à vous méfier.

Cette dernière phrase peut paraître à double sens mais Wallance choisit de ne s'arrêter que sur celui qui lui est le plus favorable, le sous-entendant plus victime potentielle qu'assassin. Il n'a pas tort parce que Gou aime bien le commissaire, le protège autant qu'il peut car il voit bien que Wallance ne veut pas sa place et c'est reposant d'avoir un subordonné modeste. Quand un jour, à la préfecture, un conseiller risquera une remarque sur le commissaire, le divisionnaire balayera efficacement toutes les objections en disant, ce qui est dans sa bouche le compliment suprême à l'égard d'un collaborateur : « Il n'est pas ambitieux. »

– Ce crime-ci ne me semble malheureusement pas trop énigmatique, répond Wallance en résumant l'affaire en quelques mots.

– Mais tu crois vraiment que c’est moi qui l’ai tué ? dit Marie-Christine, pas trop vive, après qu’il a raccroché.

– Qui d’autre, ma grosse ?

Ça l’a pris comme ça, il n’avait aucune intention d’être vulgaire, d’autant qu’elle n’est pas vraiment grosse, surtout par rapport à son mari.

– Je veux dire que tu es grossophile, obèsophile, se reprend-il. Tu ne craches pas sur les kilos à en juger par Cyrille (va pour Cyrille maintenant que le commissaire est tenu à un respect moindre). D’ailleurs, pour ses contraventions, j’ai peut-être dorénavant mieux à faire que m’en occuper.

On se doute comme c’est le genre de conversation que Marie-Christine Papillaud souhaite mener en ce moment.

– Mais comment aurais-je fait ? dit-elle. Il a fallu beaucoup plus de force que j’en ai pour assassiner Bastien à coups de piano, jamais une femme n’aurait les muscles. C’est un crime masculin ou je ne suis pas médecin.

– À l’époque de la parité, ce genre d’argument ne tient pas la route, réplique Wallance, enchanté de prouver en outre qu’il est le contraire d’un misogyne.

– Écoute, dit Marie-Christine, et elle répète tout ce qu’il sait déjà, son arrivée à l’heure exacte, la porte entrouverte à cause de la musique, puis quelques éléments qu’il a juste pu imaginer, sa stupeur en entrant dans le salon et voyant le spectacle, sa tentative de sortir le cadavre du piano pour le réanimer, son échec patent.

– Tu n’aurais jamais dû toucher au corps, maintenant ça va être impossible de prouver ton innocence, dit le commissaire sans préciser que ç’aurait été impossible de toute manière, il ne faut pas non plus le prendre pour un imbécile, l’assassinat était manigancé de plus loin.

Les policiers arrivent, le légiste, c’est encore Murat. Mais il se tient. On a dû lui expliquer qu’il n’y avait rien à gagner à tâcher de jouer au plus fin avec Wallance.

– Cette fois, vous n’avez pas seulement découvert le crime mais aussi la criminelle, lui dit-il en comprenant vite, presque comme un fayot, lui aussi, mais le commissaire le supporte beaucoup mieux que quand c’était Bastien Biralomunise il y a quarante ans – si c’était auprès de lui que B.B. avait fayoté, il aurait toujours la tête au bout du cou.

– Mais dis à tous ces gens que pas du tout, s’il te plaît, dit Marie-Christine qui voit d’un mauvais œil les conséquences de plus en plus probables de ce qu’elle estime être un malentendu.

– Super-piano, dit le légiste en y pianotant. Mais ça ne doit plus être ça, le son. Il a fallu massacrer l’instrument pour massacrer ainsi la victime, ce n’est pas un crime de mélomane. Personnellement, si j’avais à pratiquer un assassinat, le piano n’est pas le premier objet contondant que j’utiliserais.

– J'adore la musique, je serais la dernière à faire du mal à un Steinway, dit Marie-Christine, car les êtres les plus équilibrés peuvent perdre leur logique habituelle dans des circonstances extrêmes. Avant-hier, j'étais même au concert de Boulez, ajoute-t-elle comme un alibi et comme un exploit. Pierre Boulez, précise-t-elle encore devant le manque de réaction des policiers, comme si seul leur analphabétisme les empêchait de l'innocenter en raison de sa présence prouvable au concert de l'avant-veille.

Lavraut n'est pas là. Jour de repos, il est chez lui avec Martine. Wallance aime autant ça. Quitte à ce que le couple soit réuni, plutôt à son domicile personnel que sur le lieu du crime, ça gêne le commissaire, toutes les caresses de Martine et son appétit permanent, c'est comme si ça l'empêchait de profiter de ses assassinats qui sont quand même ce dont il est le plus fier à devoir se concentrer de tous les côtés à la fois pour être sûr que cet excellent enquêteur de Lavraut ne découvre rien non plus sur ce plan-là, sexuel.

– C'était joli, le concert ? demande Wallance pour s'intéresser, montrer à Marie-Christine qu'elle a un ami en lui, ce n'est jamais de mauvaise stratégie que s'en faire un allié quand on veut enfoncer quelqu'un.

C'est Fagis qui remplace Lavraut. Le commissaire n'aime pas trop ce collaborateur toujours prêt à taper sur le plus faible mais pas assez clairvoyant pour évaluer de façon fiable les rapports de forces. Mille fois, Wallance l'a repris pour des propos racistes qui sont à l'opposé de ce qu'on attend publiquement de la police. Fagis a en outre comme une propension à ce qu'il appelle l'honnêteté, c'est-à-dire la soumission à la hiérarchie. C'est très bien quand il prend ses ordres chez le commissaire, mais quand il interprète des circulaires de la préfecture ou du ministère comme si elles lui étaient destinées personnellement, il peut être agaçant. Et lui n'est pas un modeste, d'ailleurs Gou non plus n'en raffole pas, plus tôt Fagis deviendra divisionnaire et plus Fagis sera content.

– Alors ma petite dame, dit Fagis qui s'est fait expliquer l'histoire trop vite et croit qu'il peut y aller maintenant que cette femme du beau monde est ravalée au rôle d'assassine, vous lui avez joué une drôle de partition, à votre mari.

– Silence, Fagis, dit Wallance qui n'a pas monté une affaire de haut vol pour la voir ainsi vulgarisée.

– Merci, dit Marie-Christine en lui serrant le bras, comme si c'était elle et non sa propre création que défendait le commissaire, en vérité par pure vanité d'auteur.

– Je lui passe les menottes, commissaire Liberty ? dit Fagis pour ne pas perdre complètement la face.

– Oui, dit Wallance, certes fier de montrer un temps aux vieux amis comme il est fidèle, mais finissant inéluctablement par tomber du côté de la justice et de la sécurité qui sont ses seules irréductibles passions.

On ne peut tuer qu'une fois sa maman

Le soir de ce 8 mai bien employé, le commissaire veut casser une petite croûte au café-restaurant en bas de chez lui mais, jour férié, c'est naturellement fermé. Il faut aller un peu plus loin, à une brasserie au carrefour des Gobelins. Il n'est pas mécontent de faire quelques pas en pensant à sa journée. En gros, il estime sa tâche accomplie dans la mesure où l'arrestation de Claude Potiron n'est plus qu'une question de jours, dès que le laboratoire lui donne le feu vert il règle l'affaire. Avec déjà Rémy Zoc, Bastien Biralomunise et Marie-Christine de la Borne hors course, sans compter Sophie Destivonne qui était très gentille mais lui rappelait les méchancetés des autres, ses camarades de classe ne risquent plus de venir le déranger dans ses rêves. S'il est réinvité l'an prochain au dîner des anciens de Jésus de Voltaire, il se dit quand même qu'il y retournera faire un petit tour, des fois qu'il aurait oublié quelqu'un.

Psychologiquement, le carnage ne lui a certes pas ouvert l'appétit, il y avait quand même quelque chose d'affreux à voir Bastien Biralomunise dans cet état, la tête ne tenant plus au cou que par un fil, ce riche appartement comme vandalisé par le sang qu'on a laissé couler partout. Mais, physiquement, c'était aussi un effort dont on se rend peut-être mal compte d'en finir ainsi avec le fayot, taper et taper avec ce piano qui pesait des tonnes, ça vous dévore des calories. Il a faim. Il commande un hot-dog mais ce n'est pas comme à son boui-boui habituel, on ne le connaît pas à la brasserie et on ne lui apporte qu'au bout d'un temps infini et sans moutarde. Il en réclame mais ça fait éclore de nouveaux souvenirs, et pas des meilleurs. Et si le serveur lui avait volé sa moutarde en toute connaissance de cause ? Et s'il n'allait jamais en finir avec les humiliations du Collège évangélique ? Le serveur est-il complice ? Il est beaucoup trop jeune pour avoir

fait ses études là-bas à la même époque que le commissaire. Non, le garçon lui dépose un plein pot sur la table et Wallance se sert comme un affamé. En fait, c'est de fromage que manque à son goût le hot-dog, outre qu'il n'aurait pas cuit la saucisse comme ça, il retourne chez lui de moins bonne humeur qu'il n'en est sorti.

Il n'est pas à la maison depuis cinq minutes que le téléphone, et c'est sa mère.

– Qu'est-ce que j'apprends ? dit-elle.

– Je ne sais pas.

– Tu as envoyé des policiers faire des analyses chez Claude Potiron. Qu'est-ce qui te prend ? Tu lui veux du mal ? Tu es encore jaloux ?

Sa mère, aujourd'hui institutrice retraitée à Saint-Étienne, exerçait naturellement encore quand il était à Jésus de Voltaire. De petits cours particuliers supplémentaires ne faisaient pas de mal aux épinards et Wallance se souvient soudain que les parents de Claude Potiron l'avaient confié une heure par semaine à sa mère pour au moins un trimestre. Mme Wallance mère s'était prise d'affection pour le gamin dont elle soupçonnait qu'il venait d'une famille inculte si on avait besoin d'elle pour qu'il apprenne enfin à différencier Charlemagne de Napoléon et le premier millénaire du deuxième. Le raisonnement n'était pas convaincant puisque Popaul lui-même, malgré les compétences de sa maman, était tombé dans le panneau, mais lui n'avait fait que copier sans réfléchir, n'ayant rien appris, alors que le pauvre Claude Potiron s'était trompé de bonne foi, ce qui est pire. On ne peut exclure que le commissaire tienne de sa mère une certaine façon d'argumenter, même s'il hurlerait sûrement en entendant ça.

– C'est le juge Aramandes qui a diligenté les analyses, dit Wallance.

– Oui oui oui, je le connais, le juge Aramandes. Il ne fait rien que ce que tu lui dis. Aie au moins le courage de ne pas te cacher derrière l'institution judiciaire, je te prie.

Le commissaire et le juge, de la même génération, se sont un peu fréquentés quand ils étaient jeunes et Wallance a ramené quelques fois son camarade dîner à la maison, c'est-à-dire chez sa mère.

– Et Sophie Destivonne et Rémy Zoc et aujourd'hui Bastien Biralomunise qui ont été assassinés, pour toi ça ne compte pas ? La Soupe a toujours été ton chouchou, se défend aigrement le commissaire.

On a l'impression que Juliette Zoc est passée à l'as, victime collatérale qui n'a jamais été inscrite à Jésus de Voltaire.

– Ce n'était pas mon chouchou et je te prie de ne plus jamais l'appeler la Soupe devant moi, je ne trouve pas du tout ça drôle, pauvre chéri. Ça me fait beaucoup de peine pour Sophie et Rémy mais qu'est-ce que tu me dis ? Bastien ?

– Oui, il a été assassiné aujourd'hui même et devine par qui ?

– Comment veux-tu que je devine ? Je ne travaille pas dans la police, je n'ai pas des subordonnés qui devinent pour moi.

– C'est moi qui ai résolu l'affaire tout seul, dit Wallance. C'est Marie-Christine de la Borne.

– Bien fait, dit la mère. J'ai toujours été sûre que ce n'était pas une vraie aristocrate, tiens donc, ça ne m'étonne pas du tout, une roturière de rien, assassine comme pas deux. Alors bravo, mon chéri. (Marie-Christine aussi avait dû prendre des cours particuliers mais il n'y en avait eu qu'un pour un motif obscur ou qu'on avait refusé de lui dire, que sa mère n'était pas assez richement habillée pour venir chez les de la Borne ou quelque chose comme ça, que Marie-Christine n'allait pas se déplacer jusqu'au fin fond de chez les Wallance.) C'est dommage pour Bastien, un enfant si poli avec ses professeurs.

– Un fayot, dit le commissaire.

– Et les jeunes qui t'insultent, toi et tes collègues, qui vous lancent des pneus enflammés et vous crachent dessus, tu les préfères à ceux qui te respectent lâchement ? C'est facile de jeter la pierre aux fayots, en attendant on est bien content de les trouver après une dure journée de travail.

Wallance déteste les coups de fil de sa mère qu'il achève neuf fois sur dix exaspéré, au point d'avoir voulu, toujours furtivement mais souvent, lui faire subir le sort des Zoc ou de Bastien Biralomunise même s'il est au courant des préjugés à l'encontre d'un tel acte, ce qui n'est pas décisif pour un esprit aussi libre que le sien. Il n'a jamais mis sur pied de plan détaillé, d'autant qu'elle se déplace maintenant rarement de Saint-Étienne et qu'il ne va pas prendre le train juste pour aller la voir, même si c'est pour s'en débarrasser pour de bon. « Tu es un paresseux », lui dit fréquemment sa mère en ignorant qu'elle doit à ce prétendu défaut d'avoir eu cent fois la vie sauve. Et rien n'a jamais autant humilié Wallance que ce don qu'elle a pour rapetisser sa mission. Une maman normale serait heureuse de voir en lui un sauveur de l'humanité et voici qu'elle le traite comme un petit garçon qui n'est pas assez gentil avec son chouchou à elle, alors qu'en plus c'est lui le fils qu'elle devrait aimer plus que tout, si on compte comme ça.

– Donc tu ne touches pas à Claude Potiron, compris ?

– Maman, j'ai bien le droit de faire mon devoir. Et personne ne le soupçonne, ajoute-t-il hypocritement. Ce sont des analyses de routine qu'on pratique sur tous ceux qui étaient présents à la soirée où la pauvre Sophie nous a quittés, comme tu sais.

Avant de se coucher, il notera à la suite dans un carnet tout ce que ses victimes lui ont récemment dit de sa mère et qu'il a soigneusement omis de noter sur le moment. Claude Potiron lui avait demandé des nouvelles quand il est venu lui voler ciseaux à ongles et brosse à dents, « toujours aussi passionnée, la brave femme ? Elle doit commencer à se faire vieille mais je n'ai pas ta chance que ma mère soit encore parmi nous ». Rémy Zoc lui a asséné que si ce n'était pas sa mère qui avait pu lui enseigner l'humour, il avait quand même des moyens de se

familiariser avec en dehors du cercle familial. « Toujours castratrice, ta maman ? » a ricané Bastien Biralomunise avant de perdre lui-même toute envie de rire. Le pour le coup regretté B.B. qui aurait certainement su analyser ces oublis suspects dans les notations du commissaire.

– Tu vas me faire le plaisir de téléphoner à Claude Potiron pour t’excuser, je vais l’avertir de ton coup de fil pour qu’il ne s’inquiète pas.

Wallance ne s’est pas donné tout ce mal pour se retrouver dépossédé des enquêtes par sa propre mère. Si sa maman se met à combattre la sécurité et la justice du pays, elle subira le sort des ennemis de la liberté et de la justice, elle serait enchantée de venir se faire assassiner à Paris si exceptionnellement il l’invitait pour ne pas avoir à faire le trajet stéphanois. Mais on ne peut tuer sa mère qu’une fois, autant ne pas tout gâcher sur un coup de sang, il pèsera mieux le pour et le contre au calme.

– Maman, il est temps de te coucher, ça fait une heure qu’on parle.

– C’est moi qui appelle, c’est moi qui paie.

Il finit par arriver à raccrocher sans avoir promis d’appeler Claude Potiron. Mais toute sa satisfaction de la journée a disparu, c’est comme si Bastien Biralomunise avait été assassiné et Marie-Christine Papillaud arrêtée pour rien. Une simple heure avec sa maman au téléphone et c’est toute la cause commune de la justice et la sécurité qui paraît avoir reculé.

L'injustice est une honte, parfois

— En clair, commissaire, j'ai la très nette impression que vous y mettez de la mauvaise volonté, conclut le divisionnaire dans son bureau, à l'issue du point quotidien, ce vendredi 9 mai 2003.

Ça devait arriver. À force de ne pas écouter les interminables discours sans intérêt de son supérieur, Wallance ne sait même pas de quoi il parle. Son attention a été attirée par le mot « commissaire », Gou ne l'appelant jamais par son grade que pour manifester son mécontentement (c'est l'exact symétrique du bienveillant Liberty, Wallance étant la norme).

— Que voulez-vous dire précisément, monsieur le divisionnaire ?

— Je veux précisément dire ce que j'ai dit : que vous y mettez de la mauvaise volonté et que j'aimerais bien savoir pourquoi.

— À quoi je mets de la mauvaise volonté ? dit Wallance d'un ton qu'il voudrait sophistiqué, à savoir l'intonation de qui réclame un dernier petit éclaircissement avant de s'estimer en droit d'éclater de colère devant tant de mauvaise foi.

— Ou vous y mettez de la mauvaise volonté ou vous êtes incompetent, surenchérit Gou qui a dû recevoir son paquet en provenance de là-haut pour être de cette humeur, à moins que ce soit sa tendre amie qui se révèle de moins en moins tendre. Contredisez-moi si je me trompe mais j'ai bien peur que mon résumé soit inattaquable. Cette dernière semaine, vous n'avez arrêté personne dans l'affaire Baraoui. Vous êtes là avec Lavraut à me chanter « C'est Van Ettine, c'est Van Ettine » depuis des mois, et je ne vois pas que vous lui ayez collé les menottes. Vous me prétendez que le laboratoire a perdu les échantillons, mais la police, ce n'est pas un laboratoire, ou alors on n'aurait pas besoin de vous, vous n'êtes pas là pour manipuler les éprouvettes, que je sache. Dans l'affaire du clown Faribol, vous me dites : « C'est compliqué, Untel a un alibi », bien sûr que c'est compliqué, sinon tout le monde serait commissaire. Si Untel a un alibi, arrêtez-

moi un autre Untel qui n'en a pas. Ce n'est pas sorcier, quand même. Le monde entier ne passe pas sa vie à se constituer un alibi. Ça fait plusieurs mois que ce clown nous interdit de rire parce que son assassin court toujours, c'est un comble. Quand vous arrivez chez Rémy et Juliette Zoc, il ne doit pas y avoir cinq minutes que l'assassin est parti. L'une des victimes était un camarade de classe à vous, ils ont été tués dans des conditions épouvantables, on aurait pu penser que l'affaire vous intéresserait et que vous vous démèneriez. Vous soupçonnez Claude Potiron, en conséquence de quoi Claude Potiron persiste à couler des jours paisibles en liberté sans avoir reçu d'autre visite de votre part que de courtoisie, comme d'anciens camarades de collège. Qu'est-ce que c'est que ça ? En plus, vous redoutiez vous-même quelque chose de ce genre après la mort de Sophie La Rangerie, un nouveau drame, vous le redoutiez et ça s'est produit, je ne sais pas s'il faut louer votre clairvoyance ou blâmer votre inefficacité. Vous m'énervez, commissaire. Qu'est-ce que vous croyez ? Pendant que vous ne faites rien, vous imaginez que je reçois des félicitations de là-haut ?

L'injustice est un sentiment que le commissaire a déjà côtoyé dans sa carrière. La première fois qu'il a arrêté un innocent en pleine connaissance de cause, la première fois qu'il en a assassiné un, qui peut supposer qu'il ne s'est pas confronté à des questions d'ordre éthique et déontologique ? Même s'il a des réserves sur l'innocence des victimes (il n'y était pas le meilleur des élèves mais il a malgré tout fait ses études au Collège évangélique Jésus de Voltaire), Wallance a une sensibilité à fleur de peau, et ce, comme on l'a vu, depuis l'enfance. Sa lutte pour la sécurité, qu'est-ce donc qu'un combat contre l'injustice, et qui le mène avec autant de force et de persévérance que lui ? Qui plus que lui milite pour le châtiment exemplaire des coupables et qui plus que lui désigne des coupables auxquels, pour certains, personne n'aurait jamais pensé ? L'injustice lui est un sentiment familier qui ne cesse de lui grignoter le cœur, et, pourtant, jamais il ne la ressent avec autant de force que durant cette engueulade du divisionnaire, jamais il ne la trouve aussi éthiquement infondée. L'injustice est une honte, parfois. L'accuser, lui, de n'arrêter personne, lui qui arrête n'importe qui si besoin est, lui qui a les meilleures statistiques de la division, encore améliorées depuis la systématisation des crimes de sa main qu'il résout à vitesse grand v puisque le principe consiste souvent à connaître le coupable avant le meurtre – est-ce que Gou est devenu fou ?

À la fois, Wallance aime bien cette pente qu'a parfois le divisionnaire de l'inciter à ne pas se sentir trop tenu par les formalités administratives, la présomption d'innocence, le tabou de la vie, les conventions morales que la plupart des gens acceptent sans y réfléchir. On dirait que Gou s'imagine que le commissaire n'y a jamais pensé avant, est-ce respect ou mépris ? C'est une difficulté dans la vie d'un policier, il faut mêler une espèce de quête quasi mystique et un travail salarié, c'est un équilibre délicat où la vérité est souvent

que, quel que soit le coupable, il faut bien manger. « Si on doit arrêter des coupables dans l'heure, Gou est mieux placé que moi pour le faire. C'est lui le plus haut gradé de nous deux », écrit Wallance dans un carnet, le soir même, notation qui montre que son ressentiment a survécu à la conversation et que son supérieur a touché juste.

– Monsieur le divisionnaire, nous avons vous et moi déjà eu l'occasion de voir avec Manfred Silva, dans l'affaire Faribol, comment l'arrestation d'un innocent qui peut le prouver conduit aux plus fâcheux développements, puisque je vous rappelle que nous avons dû le libérer, de sorte qu'au lieu de les faire taire, on a multiplié l'écho de la presse et de « là-haut », dit Wallance en reprenant la dénomination de Gou pour la hiérarchie devenue impersonnelle à force d'élévation. En ce qui concerne Van Ettine, on ne va pas reconstruire de faux échantillons pour que le laboratoire les examine cette fois-ci sérieusement et conclue à sa culpabilité, ajoute-t-il en en caressant l'idée, somme toute. D'autant que son avocat est un chacal qui ne nous laissera rien passer. Et puis ce n'est pas comme ça qu'on travaille, non ?

– Non, bien sûr, dit Gou alors que Wallance a fait exprès d'adopter une formulation ambiguë, laissant selon lui ouverte la possibilité d'un acquiescement.

– Mais pour Claude Potiron, je m'en occupe, monsieur le divisionnaire. J'ai appris hier que des analyses avaient déjà été faites.

– Vous avez eu le laboratoire le 8 mai ? Eh bien bravo, Wallance, je retire tout ce que j'ai dit. J'ai appelé toute la journée, personne ne répondait. La science respecte les jours fériés.

– C'est ma mère qui m'a dit, commence le commissaire.

– Votre mère ?

– Oui, c'est compliqué à expliquer, monsieur le divisionnaire, mais elle a su qu'il y a eu des prélèvements sur Claude Potiron, ADN, empreintes digitales. Naturellement, j'en ai été informé aussi, certainement, mais avec tous ces meurtres je n'ai pas le temps d'ouvrir tout mon courrier.

– Ce n'est pas à moi qu'il faut expliquer ça, dit démagogiquement Gou qui a une secrétaire. Mais donc votre mère vous aide dans vos enquêtes ?

– Mais pas du tout.

– Eh bien transmettez-lui mes félicitations, Liberty, dit Gou totalement réconcilié avec son subordonné. J'y ai peut-être été un peu fort tout à l'heure. Et elle est contente de ce travail, votre maman ?

– Mais occupez-vous de votre mère, monsieur le divisionnaire ! explose Wallance. Pardon, mais bien sûr qu'elle ne m'aide pas du tout, la mienne, elle complique tout, regardez le temps qu'on a perdu rien qu'à en parler.

– N'en parlons plus, mettons que je n'ai rien dit, tâche de le calmer Gou un peu inquiet.

– Mais si. J'appelle le labo immédiatement.

– Vous ne craignez pas qu'ils fassent le pont ? dit Gou, tout à son regret d'être bloqué au bureau, solitaire.

Wallance téléphone du bureau du divisionnaire, on lui répond et il glane plusieurs informations réjouissantes.

– J'ai eu un certain Éric Maniloos qui est de permanence.

– Je le connais, son père est belge, dit Gou sans rien ajouter comme si l'importance de ce détail méritait d'interrompre son subordonné.

– Ils ont des résultats pour les empreintes digitales mais ils ne nous les avaient pas encore communiqués, je n'ai pas compris si c'est parce qu'ils attendent aussi l'ADN ou à cause du pont.

– Et alors, Liberty ? dit le divisionnaire excité comme un gamin, depuis le temps qu'il suit les affaires de tellement haut ça lui fait plaisir de retrouver le ras du bitume.

– Il n'y a aucun doute : comme je le pensais, sur la brosse à dents aussi bien que sur les ciseaux à ongles, ce sont les empreintes de la Soupe, c'est-à-dire Claude Potiron. C'est Rémy Zoc qui lui avait trouvé son surnom, pauvre Rémy. Vous souhaitez que je le convoque immédiatement, monsieur le divisionnaire ?

– Mais oui, immédiatement, mon cher Liberty. C'est fou comme je m'ennuie, aujourd'hui. Ça ne vous regarde pas mais je vous le dis quand même, la vie n'est pas toujours facile, il y a des gens à qui on donne toute son affection et qui n'en font pas forcément le meilleur usage. Ah, les femmes. Quand on est marié, on devrait ne penser à aucune autre. Il ne faut quand même pas que ça nous assombrisse. Qu'il vienne, votre Claude Potiron, qu'on aille le chercher de force s'il se permet la moindre réticence. Il va bien nous tenir l'après-midi, ça me changera les idées. C'est ça ou des dossiers.

Claude Potiron n'a pas fait de difficulté pour venir. Il a justement choisi ce vendredi pour prendre un jour de RTT afin d'avoir son pont, la mairie du XVIII^e n'en offrant qu'un entre les deux du 1^{er} et du 8 mai et la Soupe ayant choisi le premier. Il arrive avec à la main *Sous le soleil de Satan* qu'il était prétendument en train de relire pour s'il y a de l'attente, on lui a expliqué en vitesse pourquoi on le convoque et il n'a pas encore bien compris. Le signet doit être autour de la page 30, depuis huit jours qu'il y est prétendument plongé on n'a pas l'impression que la lecture soit sa priorité. Ils sont dans la salle d'interrogatoire, Gou, Wallance, Lavraut et Fagis, ainsi que deux autres hommes qui n'auront pas à poser de questions, présents à toutes fins utiles si jamais l'idée prend à la Soupe de faire du grabuge.

Physiquement, le moins qu'on puisse dire est que Claude Potiron n'en impose pas, surtout rapetissé sur sa chaise comme il est, abruti et inquiet, bête. On dit souvent qu'il y a une police de classe, que les flics sont moins aimables avec les pauvres qu'avec les riches, un baratin qu'on entend mille fois dans sa carrière quand on travaille pour le ministère de l'Intérieur. C'est vrai qu'il est toujours préférable de commencer par être poli avec les suspects bien habillés et s'exprimant parfaitement, mais, au moins, il y a quelque chose de gratifiant quand on parvient à mettre correctement un crime sur le dos de quelqu'un comme ça. Il n'y a qu'à voir avec Marie-Christine Papillaud née de la Borne, ça faisait plaisir de la voir redescendre petit à petit tous les échelons pour se retrouver au bas de l'échelle, le commissaire aurait bien aimé être là quand elle est entrée dans le bureau du juge Aramandes, puis quand elle en est sortie, puis quand elle est entrée dans sa cellule, puis quand elle n'en sort pas, même s'il est

content aussi de ne pas avoir vu ça. Tandis qu'un aspect humiliant s'attache à ces coupables de troisième zone comme la Soupe, pauvres gens dont on imagine qu'il n'est même pas nécessaire d'être policier pour les arrêter, que n'importe quel citoyen convenable les soupçonne déjà rien qu'à voir leur misérable allure. Être commissaire, c'est être dévoué à la société, passionné de sécurité et de justice, et on est mal récompensé quand il s'agit d'envoyer chez le juge quelqu'un dont la maigre carrure interdit de penser que sa mise hors d'état de nuire transformera le pays de fond en comble, tellement il est lamentable.

En outre, Wallance n'a pas l'habitude de mener un interrogatoire devant le divisionnaire. Il ne sera pas le plus haut gradé dans la pièce, quelqu'un sera habilité à lui faire des remarques sur la manière dont il procède sans se prendre immédiatement une baffé comme quand c'est le suspect qui se permet, le commissaire se sent un peu bridé au début de l'entretien.

– Eh bien, je suis heureux de te voir, lui dit Claude Potiron avant que qui que ce soit lui ait adressé la parole, feignant de toute évidence une joie qu'il ne ressent pas mais voulant manifester ainsi qu'il a la conscience tranquille, comme si les policiers étaient là pour s'occuper de la conscience des citoyens, la Soupe n'avait qu'à consulter Bastien Biralomunise s'il a un problème avec ça.

– Eh bien, moi, je suis désolé, répond Wallance pour que l'autre comprenne qu'il ne faut pas compter sur lui comme sur un allié.

Il a adopté la stratégie inverse avec Marie-Christine, mais elle, elle faisait partie du beau monde, et Gou n'était pas présent à la fête. Vu l'humeur changeante du divisionnaire ces dernières heures (on est maintenant l'après-midi), Wallance ne voudrait pas non plus se prendre des remarques comme s'il était trop proche du suspect. C'est dire quelle confiance le commissaire a dans le flair de son supérieur.

– Parlez-nous un peu de votre journée du 1^{er} Mai, comment et pourquoi vous avez assassiné Rémy et Juliette Zoc, cher monsieur, dit Gou qui ajoute ces deux derniers mots pour montrer à ses subordonnés qu'on peut être strict tout en respectant les procédures, aller droit au but tout en restant poli.

Les circonstances malheureuses de sa vie sentimentale font qu'il s'intéresse activement à l'affaire aujourd'hui, mais, en réalité, enfermé dans son bureau, ça fait des années qu'il a perdu la main, et il se ridiculise en prétendant donner l'exemple.

– Mais c'est idiot, répond Claude Potiron à Wallance, comme si le divisionnaire n'était qu'un sous-fifre, c'est difficile de savoir qui est le plus idiot des deux.

– J'ai été assez poli pour m'adresser poliment à vous, alors vous me répondez poliment à moi, dit Gou vexé et qui perd immédiatement ses moyens, être traité comme ça par un assassin devant ses propres hommes. J'ai été très poli mais je pourrais vite devenir grossier, si vous le prenez comme ça.

– Le commissaire divisionnaire Gou est notre supérieur à tous, explique

Wallance à la Soupe pour tâcher d'arranger les choses, ça va être l'enfer s'il faut gérer l'ego de chacun pendant toute la durée de l'interrogatoire et des aveux.

Il a le pressentiment que la Soupe ne va pas tarder à se liquéfier, qu'il va bientôt être en larmes enfoui dans ses mouchoirs, reniflant et niant, exactement le genre de scène que le commissaire déteste. Les vrais assassins, au moins, ont la plupart du temps l'avantage de ne pas faire ce cirque indécent quand on leur met la main dessus. Lorsqu'on arrête des innocents, c'est en revanche inmanquablement un déluge de protestations indignées alors qu'on s'en fiche, de leur innocence, ce n'est pas elle qu'on leur reproche.

– De toute façon, si vous ne voulez pas parler, on en sait déjà assez, dit Gou, rancunier. Mais j'avoue que la brosse à dents m'intrigue, j'aimerais bien que vous m'expliquiez son rôle dans le double assassinat.

Cette fois, c'est Wallance que ça énerve.

– Si on mettait la brosse à dents de côté pour l'instant, dit-il.

– Permettez, Liberty, c'est un point qui m'intéresse et qui intéressera aussi sûrement la presse, dit le divisionnaire qui s'ennuierait autant qu'à étudier ses dossiers s'il devait passer tout l'après-midi sans jouer à Hercule Poirot. Les ciseaux à ongles, je comprends très bien, c'était pour les jugulaires, pour trancher, hop (il fait le geste de refermer deux doigts de sa main droite comme des ciseaux), mais la brosse à dents, je vous jure que c'est plus mystérieux, Liberty.

– Certes, monsieur le divisionnaire, mais peut-être qu'on peut faire les choses dans l'ordre et que chaque explication viendra en son temps, dit Wallance qui a oublié de s'occuper de la brosse à dents, avec tout le travail qu'il a eu depuis l'assassinat des Zoc, le monde criminel ne s'est pas arrêté de tourner le 1^{er} Mai, et B.B., et Marie-Christine ?

– Autant résoudre ça le plus vite possible, n'en démord pas Gou qui vient de penser qu'une fois cette information obtenue, plutôt que de rester s'ennuyer dans ses dossiers, il n'aura qu'à rentrer chez lui, sa journée efficacement remplie.

– Je peux dire un mot, s'il vous plaît ? demande Claude Potiron.

Wallance l'avait oublié, plus ou moins. Ce n'est évidemment pas la Soupe, avec la culture, l'intelligence et l'imagination qu'il lui connaît, qui apportera la solution au mystère brosse à dents.

– Quoi ? dit le commissaire agacé, sans aucune velléité de s'excuser alors que même Gou a eu un remords en entendant l'assassin demander ainsi la parole à laquelle il a droit.

– Je ne suis pour rien dans cette histoire, je te le jure, dit Claude Potiron.

– C'est tout ce que vous avez à dire ? dit le divisionnaire, déçu, et il n'y a rien de plus maladroit que décevoir les espoirs qu'un autre a mis en vous en vous défendant, c'est toujours celui-ci qui ensuite vous attaquera le plus fort.

– On sait, pour les assassinats. Il y a tes empreintes. Si tu ne veux pas avouer, n'avoue pas, ça ne change rien pour nous, il n'y a qu'à toi que ça rendra les choses

plus difficiles, dit Wallance.

– Mais avouez pour la brosse à dents, s'il vous plaît, je vous ai toujours parlé poliment, dit Gou comme un enfant, maintenant qu'il a ce mystère dans la tête, il veut le résoudre.

– Avoue pour la brosse à dents, dit Fagis en giflant la Soupe.

Wallance se méfie de ce policier qui tient tant à être bien vu de sa hiérarchie.

Claude Potiron se met à pleurer. Gifle ou pas gifle, ça devait arriver.

– Ça nous est égal, que vous sanglotiez, et c'est peut-être inutile de commencer dès maintenant alors que vous allez avoir une vingtaine d'années pour le faire à votre aise, pudiquement, dans votre cellule, dit le brave Lavraut, toujours fidèle à Wallance et souhaitant donc que Gou lâche un peu le commissaire. Mais expliquez-nous pour la brosse à dents, ensuite on vous laissera gentiment partir chez le juge.

– Quelle brosse à dents ?

– La brosse à dents, disent-ils tous les quatre d'une seule voix irritée.

– La brosse à dents du crime, connard, ajoute Fagis en le regiflant plus fort.

– Fagis, c'est bien, pour l'instant, dit le divisionnaire qui tient à ce qu'on garde les mains propres en sa présence mais qui est tout prêt à sortir se dégourdir les jambes quelques minutes si la tournure de l'interrogatoire le réclame.

Les quatre policiers ne s'intéressent plus du tout au double assassinat, maintenant, les choses sont tellement claires (les Zoc ont ouvert leur porte à un ancien camarade de collège qui les a massacrés), mais seulement à la brosse à dents, son rôle dans le drame. Claude Potiron est dans la position inverse, il ne comprend rien à la brosse à dents mais il est tout à fait intéressé à se débarrasser de l'image de double assassin qu'il a manifestement aux yeux des autres.

Quelques instants de silence.

– Ce n'est pas du tout confortable, cette chaise, dit Gou qui n'est habitué qu'à son fauteuil et se lève. Il ne manquerait plus que j'attrape une scoliose. Vous imaginez ça, Liberty ?

– Ce serait navrant, monsieur le divisionnaire, dit Fagis avec une maladresse qui fait mauvais effet même sur qui elle prétend séduire.

Gou vient d'apercevoir *Sous le soleil de Satan* que Claude Potiron a sur ses genoux.

– J'ai beaucoup aimé le film, dit-il à l'assassin, avec toujours ce ton que c'est un honneur d'être interrogé par lui, un divisionnaire, il y a bien vingt ans qu'il n'a pas giflé personnellement un suspect.

– Il paraît, dit Claude Potiron. Je ne l'ai jamais vu parce que je n'aime pas Gérard Depardieu. Je reconnais que c'est un grand acteur, mais son physique me gêne. Alors je vais le voir le moins possible au cinéma.

– Et avez-vous vu *Citizen Kane*, du regretté Orson Welles, un réalisateur américain aujourd'hui disparu mais qui était de grand talent ? De l'avis général,

c'est un des dix meilleurs films du monde. Il s'agit de résoudre une énigme et, à la fin, les enquêteurs n'y parviennent pas.

– Non, je ne l'ai pas vu. En vérité, ma femme n'aimait pas trop le cinéma, alors on n'y allait pas. À la télévision, je regarde plutôt le football. Maintenant, ma femme est partie mais je ne sors pas plus souvent voir de films, comprenez-vous.

– Je comprends. Et pour la brosse à dents ? dit Gou comme s'il était l'habileté même, qu'il s'était échiné à faire ami-ami en parlant et qu'il profitait de cette nouvelle intimité pour revenir brusquement au véritable sujet intéressant, bousculant par surprise toutes les défenses du suspect.

Un apprenti enquêteur se conduisant ainsi à son examen d'entrée verrait sa carrière stoppée.

– J'ai des gingivites, des fois, dit Claude Potiron qui se rend compte, au milieu de ses sanglots exaspérants, que ce sera pire s'il ne dit rien du tout mais qui n'a rien de très particulier à exprimer sur ses dents et leurs brosses.

– Expliquez-vous, on ne va pas y rester jusqu'à vingt heures, dit le divisionnaire qui a un dîner ce soir et aimerait s'y tailler son petit quart d'heure de célébrité en racontant cette partie étonnante de l'histoire, pas forcément couverte par le secret professionnel.

– J'avoue tout ce que vous voulez, si vous voulez, dit la Soupe à bout de nerfs, entre deux hoquets de larmes.

– Mais on s'en fiche, dit Gou. Expliquez-nous la brosse à dents, nom de Dieu.

– Le père Bouchabet a eu le temps de m'en dire de belles avant de mourir, lance soudain Wallance que le « nom de Dieu » de Gou a, par un cheminement aisé à reconstituer, fait penser aux révélations oubliées qu'il prétend avoir reçu de l'ecclésiastique. Il paraît que la mère de la Soupe, aujourd'hui disparue, était venue se plaindre aux autorités du Collège évangélique Jésus de Voltaire que Rémy Zoc avait l'habitude, lui qui avait tellement d'humour, de voler la brosse à dents de son fils quand il le prenait en train de l'utiliser après le déjeuner, le traitant de fayot. Il n'y aurait rien d'étonnant qu'un esprit étrié ait gardé ces malheurs en mémoire et ait voulu ajouter l'infamie au meurtre, en ponctuant ses assassinats d'un signe ironique pour commémorer le temps passé.

– Parfait, Liberty, on avance, dit Gou tout à coup pressé.

– Très bien, dit Fagis par pure flagornerie.

Le fidèle Lavraut ne dit rien, jamais on ne tirera de lui un mot contre Wallance, mais son expression atterrée parle pour lui. Même le divisionnaire la voit et ne peut y rester insensible.

– Mais c'est idiot, dit-il.

– Complètement, estime maintenant Fagis.

– Et Claude Potiron, n'est-ce pas un complet idiot ? s'énervé le commissaire.

– Comment tu parles, dit la Soupe.

– Clovis s'est bien souvenu du vase de Soissons, et c'était Clovis, dit Lavraut,

toujours à défendre le commissaire.

– Le père Bouchabet m’a dit aussi, invente maintenant Wallance, que Claude Potiron a toujours eu ce rapport très étrange avec sa bouche. Il y avait selon lui quelque chose de pathologique, ou de psychologique, je ne me souviens plus, dans ce lien. « Se laver les dents, pour lui, c’était comme se laver de tout, se retrouver propre et innocent », m’a dit ce pauvre père Bouchabet en dilapidant ses dernières forces pour aider notre enquête (le « notre » lui semble une trouvaille susceptible d’attirer Gou et Fagis dans son camp, cette fois-ci). Il a très bien pu laisser sa brosse à dents comme preuve de son innocence, si j’ose dire, comme pièce à conviction manifestant qu’il avait de bonnes raisons, à ses yeux naturellement, d’agir aussi sauvagement qu’il venait de le faire, qu’il en avait fini « propre et innocent », comme disait le pauvre père Bouchabet. Ça marque en outre la préméditation.

– Est-ce que ça suffira à convaincre le juge Aramandes ? demande Fagis qui tient aussi à être dans les petits papiers de la justice, grand écart entre les institutions policière et judiciaire qui devrait finir par le laisser brisé, un jour ou l’autre.

– Il y a qu’à ne pas en parler au juge, dit Gou de bonne foi. On a déjà la reconstitution des meurtres qui ne laisse pas de doute. Cet homme est un assassin. La brosse à dents, ça m’intéresse par acquit de conscience, parce que c’est ma déontologie, ma conception de la rigueur de mon métier, de laisser le moins d’éléments inexplicables, mais ça ne change rien aux assassinats. Si le juge Aramandes n’en veut pas, tant pis. Mais, à mon sens, il aurait bien tort, car c’est passionnant d’un point de vue humain. Ce sont ces petits aperçus, ces coups de laser éclairant la vie intérieure des criminels qui font pour moi toute la beauté de mon métier (« mon », comme si ce n’était pas le leur).

Ce doit être particulier, pour Claude Potiron, que les quatre policiers parlent ainsi de lui en sa présence sans s’intéresser pourtant à lui ni à ce qu’il peut dire.

– Pourquoi tu me fais ça à moi ? demande-t-il cependant tristement à Wallance quand on lui passe les menottes, scène pénible, comme on l’imagine, pour son ancien camarade, et que la Soupe s’échine à rendre plus pénible encore en ravalant plus volontiers sa dignité que ses larmes.

– Je ne te fais rien à toi, hurle Liberty, peut-être pour mieux convaincre tout le monde et soi-même. Je le fais pour la sécurité et la justice. La sécurité et la justice, la sécurité et la justice, répète-t-il la bave aux lèvres, qui peut être contre ? Tu comprends ce que ça signifie, la sécurité et la justice ?

– Oui, dit la Soupe.

Tous le prennent pour un aveu.

Du même auteur,
dans la même collection

L'APPRENTISSAGE, 2004

CHEZ L'OTO-RHINO, 2004

LES JAPONAIS, 2004

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

www.pol-editeur.com

© P.O.L éditeur, 2004

© P.O.L éditeur, 2011 pour la version numérique